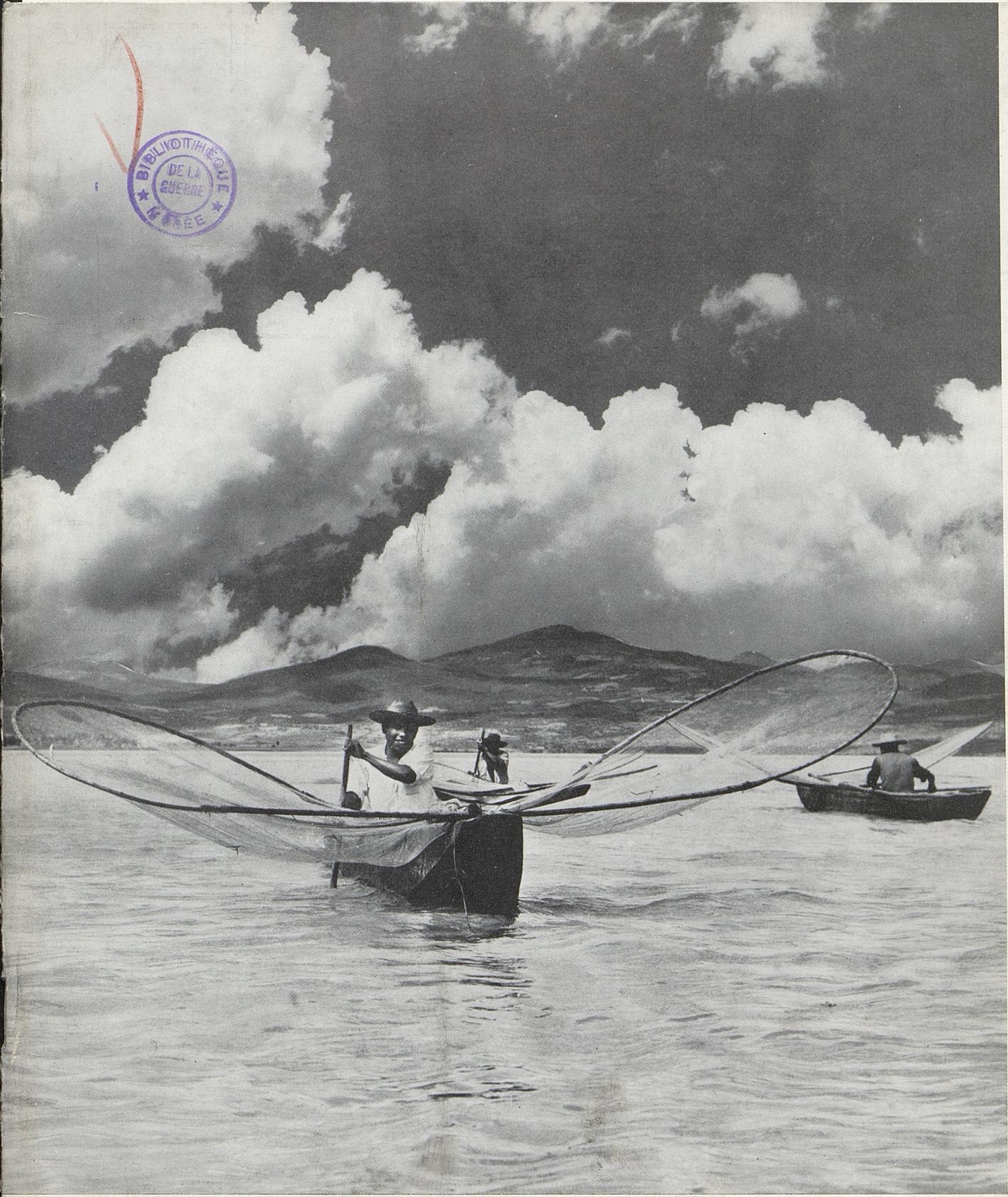




N° 18
- JUILLET
AOUT
SEPTEMBRE
1959



4 P6139

Nouvelles du MEXIQUE

L'ÉDUCATION DES JEUNES FILLES AZTÈQUES

par Jacqueline FRANCIS-FOREST,

Boursière 1958 de l'Université Nationale de México.



CHEZ les Aztèques, dès qu'une petite fille venait au monde, la sage-femme enterrait le cordon ombilical près de l'âtre.

Ce geste avait une portée symbolique. Il signifiait, aux yeux de tous, que l'enfant ne s'éloignerait pas de la maison, car elle aurait pour tâche d'y rester « afin de préparer avec soin la nourriture et la boisson, de filer, de tisser et de faire des vêtements », des *mantas*, par exemple.

On plaçait, en outre, près de la nouveau-née, un fuseau, une quenouille, une navette et d'autres ustensiles destinés au filage et au tissage.

Ces coutumes avaient pour but de rappeler le rôle qui incomberait par la suite à l'enfant et de synthétiser les activités auxquelles toute femme aztèque, même de noble lignage, devait être initiée (1).

En effet, au cours de son enfance, la fillette apprenait à filer près de sa mère, « car elle ne devait pas rester oisive ». Il lui fallait « se lever tôt, travailler, veiller ».

A 14 ans, elle commençait à se livrer au tissage et, parfois, à la broderie, qui trouvaient leur utilisation notamment dans le costume féminin.

L'habillement des femmes aztèques se composait d'une jupe faite d'une pièce de tissu qu'elles enroulaient autour de leur taille et qui tombait au-dessous du genou. Parfois, elles revêtaient plusieurs jupes de longueur décroissante, de façon à laisser paraître le bas de la jupe précédente. Par-dessus, elles portaient un ou plusieurs *huipilli* (corsage, chemise).

Ces vêtements étaient en fil de maquey ou de palme sylvestre. Les femmes de seigneurs les portaient en coton et richement décorés. Ajoutons que la jupe pouvait être soit blanche comme une couverture, soit mouchetée. En ce cas, elle était faite de peaux d'ocelot. Il en était aussi au bas desquelles pendaient des morceaux de peau de coyote.

La teinte du corsage variait. Tantôt elle était de couleur fauve ou de couleur fumée; tantôt le tissu se trouvait parsemé de fleurs ou décoré de larges motifs brodés autour du col. Parfois, il était fait de poils de lapin passés à la teinture.

Pour compléter leur costume, les femmes pouvaient chausser des sandales à la semelle faite d'un fil épais de maquey, que des courroies ou des cordons fixaient au pied.

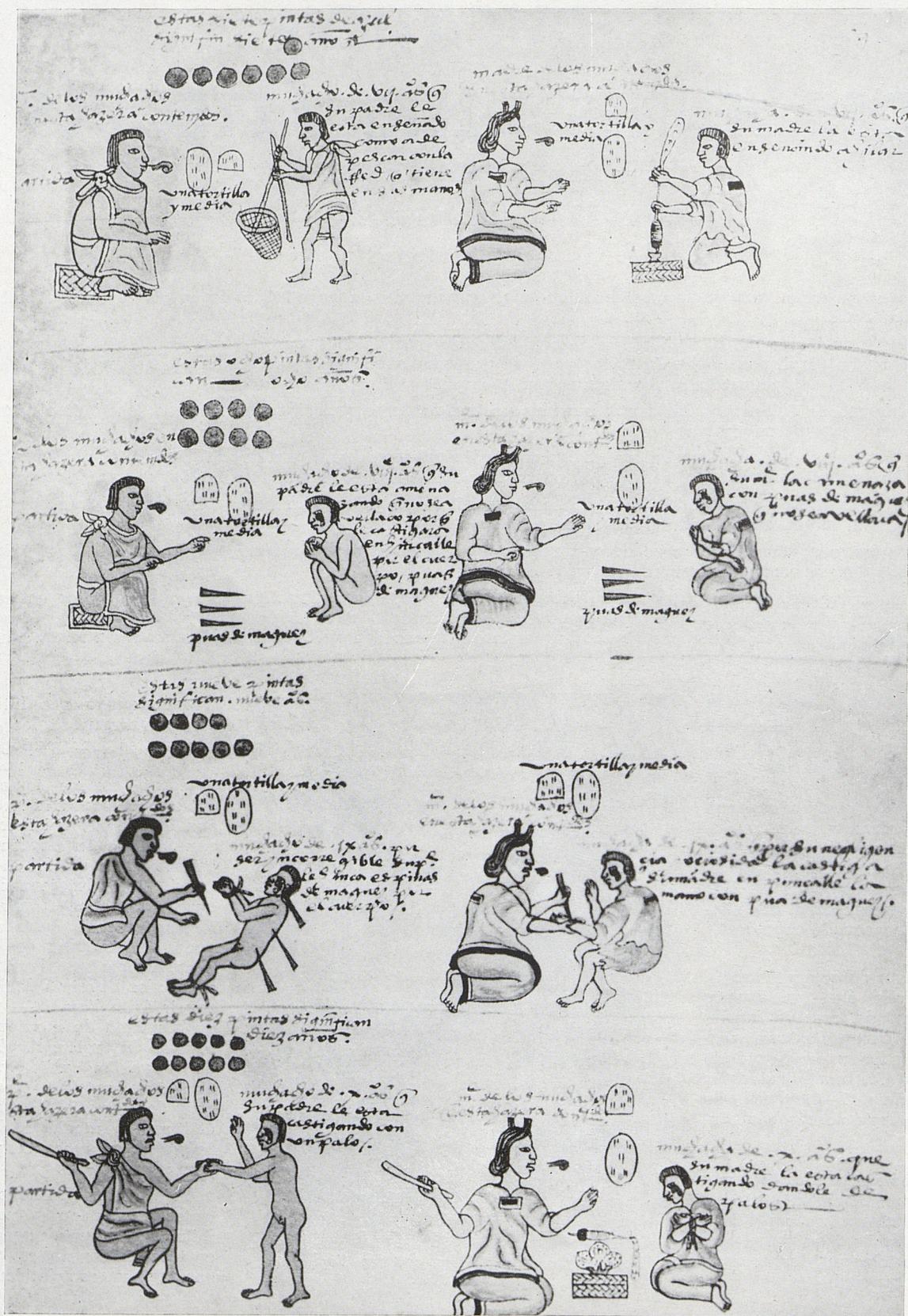


Deux femmes aztèques en costume d'apparat.
(Codex Ríos.)

Mais, quelle que fût l'élégance qui pouvait les distinguer après leur mariage, les jeunes filles de la noblesse devaient, comme toutes les autres, s'initier à la préparation des repas, qui incombait aux femmes en chacune des classes de la société aztèque. Aussi, toutes les jeunes filles apprenaient-elles à faire des *tortillas*, minces galettes de maïs, des *tamales*, boules de maïs, parfois bourrées de haricots. Elles devaient également savoir faire l'*atolli* — l'*atole* du Mexicain de nos jours —, bouillie de maïs délayé dans de l'eau et cuite jusqu'à épaississement (elle prenait le nom de *nequatolli* lorsqu'elle était sucrée au miel, et de *chilnequatolli* lorsque du piment jaune la relevait).

S'ajoutent évidemment à cette énumération les potages, faits : les uns, avec des graines d'amarante et de sauge, que complétaient des

(1) A remarquer que les nobles aztèques honoraient le travail manuel et ne dédaignaient pas, le cas échéant, de s'y livrer.



Une planche du Codex Mendoza (Musée de l'Homme, Paris).

tomates, des graines de courge, des piments verts et jaunes; les autres, avec des haricots et du maïs grillé.

Mais il y avait aussi les cassoulets. Plats ordinaires des seigneurs, alors que les autres Aztèques ne les dégustaient qu'à l'occasion de banquets par exemple, ils étaient composés de viande ou de volaille (poule, dindon) cuite avec des tomates, des graines de courge moulues et du piment rouge. Il se faisait également — ô surprise ! — des cassoulets de grenouilles aux piments verts.

Parmi les boissons figurait le cacao. Une recette que les jeunes filles devaient connaître consistait à le délayer dans de l'eau, à battre le liquide avec un mousoir en bois, puis à le transvaser jusqu'à formation d'une mousse que l'on recueillait dans un autre récipient et qu'on laissait reposer tandis qu'une poignée de pâte de maïs cuite était délayée dans le cacao. Le tout était alors mis sur le feu, puis mélangé à la mousse et parfois sucré avec du miel ou parfumé avec de la vanille.

En général, le soin d'élever la fillette et de lui enseigner le filage et la cuisine revenait à la mère. Néanmoins, la petite pouvait être envoyée à l'âge de 5 ou 6 ans, et lorsque ses parents en avaient fait le vœu, au Calmecac, couvent pour jeunes filles, dirigé par des dames vivant en religion et que les bonnes manières autant que l'âge rendaient respectables.

Les jeunes filles restaient dans cet établissement jusqu'à leur mariage. Elles y apprenaient à filer et tisser des *mantas* pour les divinités, à chanter, à danser et surtout à servir et honorer les dieux, dans le recueillement, l'austérité, l'obéissance et la chasteté.

Les petites filles élevées dans leur famille recevaient une éducation analogue, car elles pouvaient apprendre à chanter, à danser au *telpochpan*, établissement religieux dirigé par la *yehpochtiacauh* — chef des jeunes filles. Quant à prier, à honorer les dieux, elles s'y attachaient dès leur réveil et sous le regard de leurs parents, en présentant aux divinités des offrandes. L'une d'elles consistait en aliments et en manteaux *tlanamanlitzli*. Une autre, celle du feu — *tlenamauquilitzli* —, s'effectuait en plaçant du copal sur de la braise, dans un brûle-parfum d'argile orné de grelots, que l'on tournait successivement vers les quatre points cardinaux.

Les parents s'efforçaient, en outre, d'inculquer les bonnes manières aux fillettes.

Parler avec modération et respect, garder le silence aux repas et hors de la maison, marcher posément, les yeux toujours baissés, la tête ni haute et le regard en l'air, ni penchée et le regard aux pieds, être soignée, proprement et pudiquement vêtue, laisser l'usage des fards aux femmes de mauvaise vie, telles étaient les règles de bonne conduite qu'elles devaient observer et que venait parfaire l'observance de nombreux préceptes moraux.

Ainsi, la jeune fille avait, dès l'enfance, à se montrer courtoise, obéissante, voire humble, même lorsqu'elle appartenait à la noblesse. Elle devait éviter de promettre à la légère et d'être envieuse. Elle avait à fuir l'indécence, à se maintenir pure. Il lui était aussi recommandé de ne pas se choisir un mari, « comme font ceux qui vont au marché s'acheter un

manteau ». Mariée, elle devait être fidèle. Enfin et surtout, il lui incombait de prier.

La ligne de conduite qu'avaient à suivre les jeunes filles était ainsi tracée, et le moindre écart était réprimé selon l'âge de l'enfant et la gravité de la faute. Par exemple, toute désobéissance valait à la petite fille de 9 ans d'être piquée au poignet par sa mère avec une pointe de maguey; à 10 ans, d'être frappée de verges. A 11 ans, elle se voyait contrainte de respirer de la fumée de piment; à 12 ans, sa mère l'obligeait à se lever dès l'aube pour laver la maison, puis la rue, et pour travailler sans relâche. Marchait-elle en levant les yeux, en se retournant, qu'une punition lui était infligée; elle était piquée au visage avec des orties et pincée jusqu'au sang.

De grosses pointes étaient passées à travers le lobe de l'oreille de celle qui faisait montre de paresse ou de mauvaise éducation.

La petite fille noble qui négligeait de saluer les personnes âgées qu'elle croisait dans la maison, était punie et humiliée. Lorsqu'elle sortait seule pour se rendre au jardin ou au verger, on lui piquait les pieds avec des épines, car il ne lui était pas permis de s'éloigner de la maison avant son mariage, sauf pour se rendre au Calmecac, lorsqu'elle devait y être élevée. Quant aux autres, beaucoup ne sortaient jamais avant d'être mariées, sauf pour aller, quelques



Fragments d'une planche du Codex Mendoza.

rare fois, au temple, accompagnées de vieilles femmes, à la suite d'un vœu fait par la mère lors de l'accouchement ou d'une maladie.

Bref, — dit le Franciscain Mendieta, qui vécut au Mexique peu après la conquête, — il semble qu'on les voulait aveugles et sourdes, comme il convient à la vérité, aux femmes jeunes, et encore plus aux jeunes filles. S'expliquerait ainsi la sévérité de l'éducation.

Cependant, contre une accusation grave, la jeune fille pouvait se défendre en invoquant une divinité. Elle posait alors un doigt à terre et le baisait. Sans doute implorait-elle *Tloque Nauaque* ou *Ipalnemohuani*, dieu invisible qui se tenait auprès de chacun, pensait-on. C'est, en tout cas, à lui qu'il est fait allusion fréquemment dans le discours de la mère aztèque à la jeune fille (qu'on trouve au chapitre 19 du Codex de Florence), car l'adolescente devait adorer ce dieu et ne point le mettre en courroux.

« *Ma tlan xi mocalaqui in totecuio in Tloque Nauaque.* » (Approche-toi de notre seigneur *Tloque Nauaque*, le dieu qui se tient près de nous), enseignait la mère.

En prenant le dieu à témoin, la jeune fille s'innocentait, car les Aztèques croyaient que le dieu évoqué châtiât l'auteur d'un faux serment.

La dureté des punitions infligées pour la plus légère insoumission n'avait rien de comparable à celle du châtiement réservé à l'inconduite de la jeune fille ou à l'adultère de l'épouse.

En effet, non seulement la première se faisait accabler d'injures par celui qui l'épousait et découvrait alors qu'elle n'avait pas été vertueuse, mais le déshonneur rejaillissait sur ses parents, auxquels était reproché le manque de surveillance. La seconde était lapidée ainsi que son complice. Ce châtiement — que d'autres peuples connurent, il est vrai — témoigne de la rigueur avec laquelle étaient punies par les Aztèques les femmes qui s'écartaient de leur devoir. Il importait, par conséquent, que l'éducation des jeunes filles fût parfaite en tout point.

Que ce fût au Camelcac ou bien auprès de leurs parents, elles étaient préparées à devenir des maîtresses de maison irréprochables en même temps que des épouses et des mères vertueuses.

Et ce rôle de mère, que la jeune fille devait remplir un jour, un poète aztèque s'est complu à le dépeindre avec attendrissement : « Son cœur est bon. Elle est vigilante. Avec ses mains, avec son cœur, a bien soin des plus petits, ne néglige rien, conserve ce qu'elle possède et ne prend pas de repos. »



Scènes extraites du Codex Mendoza.

SAMUEL RAMOS

par José ALVARADO.

SAMUEL RAMOS appartient à la première génération d'intellectuels formés par la Révolution.

Il est de ceux qui accomplissaient leurs vingt-cinq ans alors que les institutions révolutionnaires fonctionnaient déjà et que le pays vivait un printemps créateur, après des heures de lutttes et d'effondrements. Il fut un des successeurs de l'Ateneo de la Juventud.

José Vasconcelos et Antonio Caso eurent une influence décisive sur cette génération. Le premier par ses livres, ses articles et ses conférences. Le second, lui aussi, par ses ouvrages et son enseignement inoubliable.

Deux événements ont eu une importance capitale pour ce groupe d'hommes : la notoriété acquise par l'œuvre de Mariano Azuela et l'éclosion de la peinture de Diego Rivera. La poésie de Ramón López Velarde — qui, si elle ne peut être considérée comme issue de la Révolution, vint révolutionner cependant la sensibilité — eut également sa part d'influence dans la pensée des membres de cette équipe. Azuela, Rivera et López Velarde leur offraient un Mexique jusque-là dédaigné ou mal compris. La Révolution leur avait donné le spectacle d'un peuple luttant contre l'asservissement et la misère, et celles-là leur fournissaient le meilleur gage d'espoir.

C'est peut-être là que se trouvent les fondements de la préoccupation esthétique de Samuel Ramos, dont l'un des premiers grands essais consacrés à ce sujet était précisément dédié à l'étude de l'œuvre de Diego Rivera. On peut également y trouver les sources du livre le plus discuté et le plus fameux de Ramos : « El perfil del hombre y la cultura en México. »

Les principales préoccupations de Ramos, son inclination à chercher comme sujets de méditation les incidents de la vie courante et l'esprit du Mexique, ont pris naissance à cette époque de redécouverte provoquée par la Révolution.

C'est pourquoi la discussion à propos de ses ouvrages, surtout de celui dont nous avons parlé, discussion qui a marqué le début de toute une aventure pour la pensée mexicaine, n'est pas encore épuisée.

Un groupe de jeunes gens, d'une autre génération, s'est réuni autour de Ramos, au cours des dernières années. Certains d'entre eux, comme Leopoldo Zea, Emilio Uranga et Juan Hernández Luna, ses plus proches disciples, comptent parmi les chercheurs philosophiques les plus éminents. Ce groupe a continué l'œuvre du maître.

Circonstance paradoxale, José Vasconcelos — l'homme qui avait accueilli Samuel Ramos alors que celui-ci faisait ses premiers pas dans la voie de la science — fut chargé de l'accompagner à sa dernière demeure. Autour de lui se trouvaient des hommes jeunes et âgés, maîtres de Ramos, compagnons et disciples, tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre, l'avaient suivi dans ses travaux intellectuels.



Samuel Ramos.

LA PEINTURE MURALE

par Samuel RAMOS.

QUAND l'œuvre murale de Diego Rivera fit son apparition au Mexique, ce fut une si étonnante nouveauté, qui n'entraîna pas dans les moyens d'appréciation esthétique, déconcertant même les connaisseurs, que ceux-ci ne savaient comment la juger. Durant de longues années, cette œuvre fut l'objet de chaudes discussions, et ce n'est qu'au bout de trois décennies que ses mérites furent reconnus par le public, et qu'elle s'imposa définitivement comme une des

expressions plastiques les mieux achevées de la vie mexicaine de la première moitié du siècle. Avec le recul, la peinture de Rivera nous apparaît, aujourd'hui, dans tout son sens historique, non seulement dans le cadre de l'évolution plastique du Mexique, mais encore dans ses rapports les plus étendus avec la culture nationale. Ainsi, il apparaît que notre grand peintre a réalisé une révolution artistique et donné naissance à une école mexicaine d'art aux traits si accusés, si personnels,

qu'elle n'a d'égal que l'art des civilisations précortésiennes. Sa coïncidence, dans le temps, avec la Révolution — qui avait été initiée en 1910 — n'est pas le fait du hasard. L'ensemble des événements visibles que nous appelons la Révolution de 1910 et qui ont marqué la scène sociale et politique, traduisent une révolution plus profonde dans l'intimité de l'âme mexicaine, et qui consiste dans la découverte du Mexique par les Mexicains eux-mêmes, dans notre prise de conscience de ce qui est l'authentique réalité mexicaine. Cette prise de conscience de plus en plus nette, du fait de la maturité du peuple mexicain, est à l'origine des transformations du Mexique de la première moitié de ce siècle. L'œuvre de Diego Rivera doit être tenue, à ce tournant historique, pour une révélation à travers des images visuelles, d'aspects de notre véritable existence mexicaine que l'on ne voulait pas reconnaître comme tels, auparavant, mais qui, pour n'être pas sans doute l'ensemble de nos traits caractéristiques, n'en sont pas moins des éléments essentiels. Le peintre n'avait pas installé son atelier dans un désert artistique, mais sur une terre pleine de traditions picturales, pourtant insuffisantes à expliquer son style nouveau. On ne retrouve de précédents de cette œuvre, ni dans la peinture de l'ère coloniale, ni dans la peinture de l'Académie de San Carlos. Quelques années avant que Rivera n'aborda son époque créatrice, les signes précurseurs d'une transformation de la peinture se font jour au Mexique. En dehors de l'Académie, le graveur Posada brosse une peinture populaire dont les caractères fort originaux impressionnent le jeune Rivera. Au sein de l'Académie, il convient de rappeler Saturnino Herrán, dont l'œuvre, influencée par les peintres espagnols de son



Photo E.-V. de Bosch

Tête de mort « Zapatiste ».
(Gravure de José Guadalupe Posada.)



Ci-dessus : « La maîtresse d'école rurale », fresque de Diego Rivera (Ministère de l'Éducation Nationale).

Ci-dessous : « La catarsis » (la catharsie, la purge),
Peinture en détrempe, par José Clemente Orozco (1934). (Palais des Beaux-Arts de México).



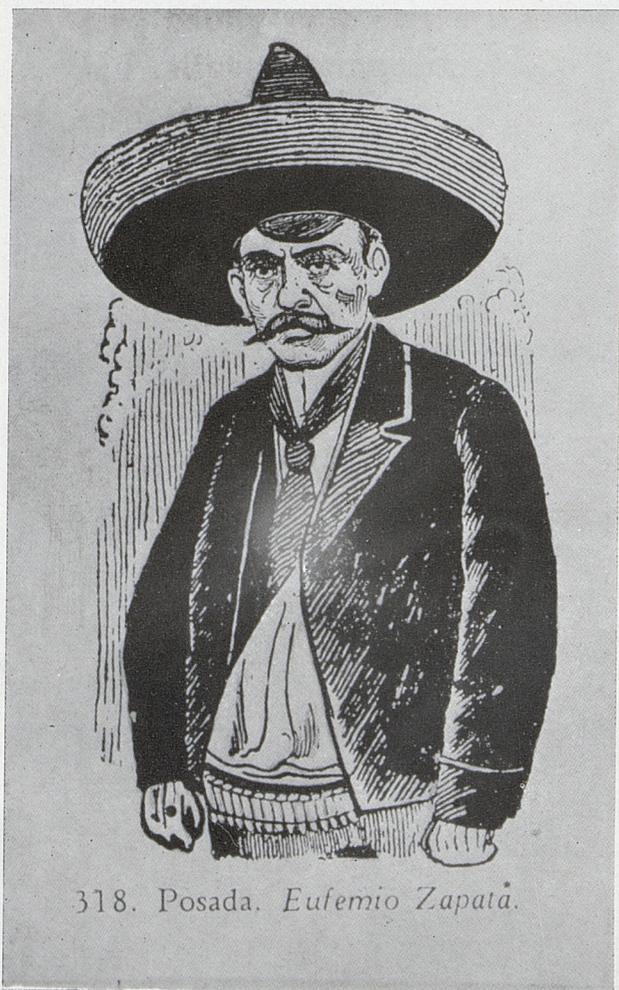
époque, fait une place, pour la première fois, à l'ambiance et aux hommes de notre pays. Ses tableaux ne sont pas dépourvus de goût, ni même d'un certain charme subtil; en suivant cette voie, ce peintre aurait peut-être pu arriver, avec le temps, à un style plus personnel, s'il n'était mort prématurément⁽¹⁾.

Le frère du patron d'un café d'étudiants du quartier universitaire avait décoré les murs du lieu de grandes caricatures de types populaires de México. Il y avait là des « pelados » (des gueux), des prostituées, des gens de maison, des petits bourgeois... Le peintre avait fait de ces

gens une faune humaine aux formes monstrueuses, et les avait fixés dans des attitudes grotesques. Cette exposition permanente était une des attractions de ce café, qui gagnait, avec ces peintures, une note d'esprit, une distinction, en dépit de sa pauvreté. Ce petit coin de bohème avait pour enseigne « Los Monotes » (les magots).

Vers 1916, les clients pouvaient encore admirer ce petit monde, si malignement peint, comme le passe-temps d'un humoriste, mais sans lui accorder la moindre valeur artistique. Cependant, il s'y annonçait un grand artiste, qui allait devenir un des peintres mexicains

les plus remarquables : Clemente Orozco. A cette époque, la peinture prend un grand essor au Mexique, pratiquée par des artistes presque anonymes qui s'essayaient aux styles les plus hétérogènes. Hors de la ville, dans tout le pays, l'art indigène — figé dans des procédés et des formules que les artisans se bornent à répéter presque mécaniquement — est devenu une industrie. Malgré son rayonnement, la peinture éveillait alors fort peu d'intérêt, et elle menait une existence obscure, quasi ignorée. Cet ensemble informe représente la toile de fond historique de Diego Rivera au début de son œuvre originale.

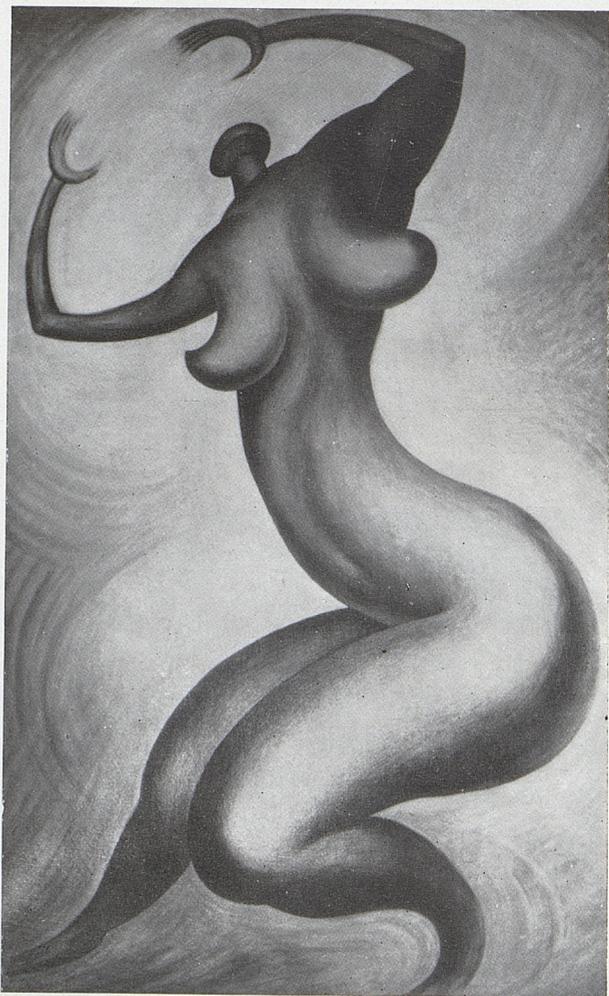


318. Posada. Eufemio Zapata.

Photo E.-V. de Bosch

Eufemio Zapata.

(Gravure de José Guadalupe Posada.)



Danse au Soleil, de la série des danseuses noires, par Diego Rivera.

(1) Cf. *Nouvelles du Mexique*, n° 4 (janvier, février, mars 1956) : reproduction de « La Alicia » de Saturnino Herrán.

JOSÉ VASCONCELOS

Esquisse biographique

QUELQUES jours après Samuel Ramos, José Vasconcelos, considéré comme le « Maître de la Jeunesse d'Amérique », disparaissait lui aussi.

Il était né à Oaxaca, en 1882.

Après être passé par l'École Nationale Préparatoire de México, Vasconcelos avait fait ses études de droit dans la capitale de la République.

Adolescent, il milita dans les rangs révolutionnaires, en tant que partisan de Don Francisco I. Madero, caudillo du mouvement politique, social et économique que l'on a appelé Révolution Mexicaine.

En 1920, Vasconcelos était recteur de l'Université de México. C'est à lui que l'on doit la devise : « Par ma race l'esprit parlera. »

Dans ses fonctions de Ministre de l'Instruction Publique, il fut un créateur, un véritable éducateur.

En 1921, il entreprit un vaste programme d'enseignement, dont les points principaux subsistent encore. Vasconcelos fait partie du groupe d'élite composé des grands maîtres nés en Amérique.

Dans le domaine politique, il montra un esprit combatif, et, à maintes reprises, il dut s'exiler. En 1929, il se porta candidat à la Présidence de la République.

Attirées par l'éloquente exaltation vasconcelienne de l'hispano-américanisme, plusieurs générations d'Amérique Latine ont été nourries de son œuvre de philosophe et d'écrivain. On le tient pour un penseur original, représentatif de l'Amérique Latine.

Vasconcelos a écrit près de quarante ouvrages, parmi lesquels on peut citer : *El Monismo Estético*, *Pitágoras*, *Estudios Indostánicos*, *Indología*, *Bolivarismo y Monroismo*, *Metafísica*, ¿ *Qué es el Comunismo ?*, *Ulises Criollo*, *La Tormenta*, *El Desastre*, *El Proconsulado*, *Breve Historia de México*, *En el ocaseo de mi vida*.

*
**

Voici quelques années, M. Genaro Fernández Mac Gregor, ancien recteur de l'Université Nationale de México, écrivait :

« José Vasconcelos n'est un inconnu pour personne, puisque le dernier des habitants du Mexique le connaît par sa vie extérieure, passionnelle et politique. Mais, ce n'est pas ce Vasconcelos qu'il faut connaître. Sa personnalité intime tient dans son système philosophique, issu — comme Minerve fut

engendrée par Jupiter — non point de son seul cerveau, mais aussi de ses facultés humaines réunies, battant au rythme puissant et éblouissant de son cœur avide.

» Il s'offre à nous de la hauteur de plus de vingt gros volumes d'essais, tragédies, biographies, contes, d'une abondante auto-biographie, d'une Histoire du Mexique, et, surtout, d'un système philosophique comportant une Métaphysique, une Ethique, une Esthétique et une Histoire de la Philosophie, qu'il essaie de couronner d'une Théodicée, et qui l'emportent comme sur des cothurnes.

» Spengler critique les philosophes tendant à s'écarter du monde et de la vie active, pour faire une philosophie de chaire et d'école, et il ajoute que la meilleure façon d'apprécier un penseur est d'étudier de quelle manière il a vu les grands faits de son temps, et s'il y a pris part.

» On retrouve en José Vasconcelos le genre de philosophe actif qui est l'idéal de Spengler. L'on peut rejeter certaines de ses idées, critiquer nombre de ses gestes, mais l'on ne saurait nier que ses théories tendent à être de vastes synthèses de tous les faits, de toutes les idées et de toutes les émotions qui s'entrecroisent dans le Cosmos. Il ne faudrait pas, non plus, fermer les yeux devant l'activité de Vasconcelos dans les principales branches de la vie mexicaine. Il connaît tous les détails de notre histoire, le moindre coin de notre territoire ; il a pris part aux événements politiques des trois dernières décennies, pleines d'enseignements pour notre pays ; il a visité la majeure partie du monde, carnet de notes en main ; il a pensé toutes les idées humaines pour aboutir à sa synthèse personnelle ; il a créé des idéaux pour les races hispano-américaines, en leur assurant une destinée magnifique, et, enfin, il a donné la plus forte impulsion à l'éducation nationale imprimant ainsi sa propre idée à notre problème le plus aigu.

» Aussi bien, ai-je affirmé, dans un autre article, que Vasconcelos est le Mexicain le plus illustre, de notre Indépendance à nos jours. D'autres hommes d'Etat sont intervenus dans la vie publique du Mexique avec assez de compréhension, mais aucun ne lui a imprimé un rythme aussi large que celui que suppose la théorie continentale et raciale de notre sujet ; nous avons eu des penseurs qui ont englobé toutes les pensées philosophiques, mais sans créer — à l'exception d'Antonio Caso — un système original, à certains points de vue, comme Vasconcelos. »

M. Jaime Torres Bodet, Ministre de l'Education Nationale, s'est exprimé en ces termes, sur la tombe de Vasconcelos :

« Ce n'est pas l'heure de faire l'apologie de son œuvre. Critique austère, le temps se chargera d'atténuer l'âpreté de certaines colères, de mettre l'accent sur ses qualités indéniables, et il laissera, par-dessus les luttes et les discordes, le témoignage d'une âme droite et la leçon d'une vie qui, comme le feu, a brillé pour se consumer, et qui pour être, a brûlé beaucoup de ce qu'il aimait.

» Je ne me penche pas sur la tombe de Vasconcelos avec la prétention d'émettre un jugement sur ses livres de penseur et de narrateur, ou sur ses opinions d'historien et de polémiste; sa renommée s'étend au-delà de nos frontières. Ce que je désire, en tant que Ministre de l'Education Nationale, c'est rendre un hommage à l'homme qui a conçu, dans l'ombre de ses lignes fondamentales, la structure actuelle du système d'enseignement mexicain, et qui, durant le gouvernement du Président Obregón,

a travaillé à les cimenter avec une opiniâtreté intrépide et une noble spontanéité.

» Les années qu'il a passées au Ministère de l'Education Nationale ont été impressionnantes et il serait injuste de ne pas en remercier honnêtement l'éducateur qui cherchait à inculquer à ses semblables, « la vénération pour la vertu, le goût de la beauté et l'espoir en leurs propres âmes ».

» ... Que cet homme infatigable repose en paix sous le ciel du Mexique, lui qui n'avait pas eu de paix pendant si longtemps. Au nom du Président López Mateos et en tant que représentant du Ministère dont j'ai la charge, je m'incline devant la mémoire du grand fondateur qu'il a été. »

**

Sur sa tombe, le tribun Alejandro Gómez Arias a appelé non sans raison, Vasconcelos, « un créateur d'hommes ». Et le maître Salvador Azuela a dit qu'il était « le poète et le prophète des peuples ibéro-américains ».

DES LIVRES QUE JE LIS ASSIS ET DES LIVRES QUE JE LIS DEBOUT

par José VASCONCELOS.

POUR faire une distinction entre les livres, voici longtemps que j'emploie une classification qui répond aux émotions qu'ils me causent. Je les divise en livres que je lis assis et en livres que je lis debout. Les premiers peuvent être amènes, instructifs, beaux, remarquables, ou simplement stupides et ennuyeux; mais, en tout cas, incapables de nous arracher à notre attitude normale. Par contre, il en est qui, à peine commencés, nous font nous relever, comme s'ils tiraient une force de terre qui nous empoigne les talons et nous oblige à faire un effort comme pour monter. Dans ceux-ci, nous ne lisons pas : nous déclamons, nous ponctuons le geste et redressons la tête, nous subissons une véritable transfiguration. Voici des exemples de ce genre : la tragédie grecque, Platon, la philosophie hindoustannique, les Evangiles, Dante, Spinoza, Kant, Shopenhauer, la musique de Beethoven, et d'autres qui, pour être plus modestes, n'en sont pas moins rares.

Au genre paisible de ce qu'on lit sans sursaut appartiennent tous les autres, innombrables, où nous trouvons un enseignement, de la délectation, de la grâce, mais non le battement de cœur qui nous enlève comme si nous sentions révélé un nouvel aspect de la création; un nouvel aspect qui nous incite à nous mouvoir pour parvenir à le contempler en entier.

Pour le reste, écrire des livres est une triste consolation de la non-adaptation à la vie. Penser est la fonction la plus intense et la plus féconde de l'existence; mais tomber de la pensée à la tâche douteuse de l'écriture rabaisse l'orgueil et dénote une insuffisance spirituelle, cela indique que l'on se méfie de ce que l'idée disparaisse si on ne l'annote pas; vanité d'auteur et un peu de la fraternelle sollicitude qui, au profit de futurs voyageurs, marque dans le sol aride les points où il a trouvé l'eau idéale, indispensable pour poursuivre sa route. Un

livre, comme un voyage, se commence avec inquiétude et se finit avec mélancolie.

Si l'on pouvait être profond et optimiste, on n'écrirait jamais de livres. Des hommes pleins d'énergie, libres et fertiles ne se consacraient point à contrefaire d'une lettre morte la valeur ineffable, l'éternel rajeunissement d'une vie qui absorberait et remplirait toute son impétuosité et toutes ses aspirations. Un livre noble est toujours le fruit d'une désillusion et un signe de protestation. Le poète ne change pas ses visions par ses vers et le héros préfère vivre des passions et des héroïsmes plutôt que de les chanter, même s'il pouvait le faire, en des pages serrées et excellentes. Ecrivit quiconque ne sait œuvrer ou qui n'est pas satisfait de l'œuvre. On lit dans tout ouvrage, d'une manière explicite ou entre les lignes : « Rien n'est comme il devrait être ! »

Malheur à qui prend la plume et se met à écrire, alors qu'alentour

tout est puissance qui attire l'impulsion humaine; quand tout ce qui est inachevé réclame une émotion qui le consume en pure et parfaite réalité!

Mais malheur aussi à qui, voué à ce qui se passe au-dehors, ne réfléchit pas, ne s'ennuie pas et n'ambitionne pas encore davantage! Celui-ci ne vit rien de plus que pour l'extérieur, contemplatif, ne renonce pas et ne meurt pas; c'est qu'il n'est pas encore né ou sur le point de naître. Car, naître ce n'est pas seulement venir au monde, où la vie et la mort se perpétuent ensemble et se succèdent; naître c'est se proclamer non-conformiste; naître c'est s'arracher à la masse mélancolique de l'espèce, se révolter contre tout humanisme, vouloir s'en aller, s'élever avec l'élan des ouvrages qui se lisent debout, des livres radicalement insoumis.

Je ne sais pourquoi nous naissons quand, par Bouddha ou Jésus, nous renonçons au monde; mais la noblesse d'un renoncement qui précède le verdict fatal de la mort et qui défie la mort est certes indiscutable; il est indiscutable qu'après avoir connu la vie, il faut pouvoir le dire: C'en est assez! Sans ce renoncement et sans cette exigence de quelque chose de meilleur, il semble que l'existence ne vaudrait rien, il semble qu'il faut de nouvelles incarnations pour que nous tentions encore, avec le cœur, de surpasser tout ce qui est humain, pour atteindre la souche du demi-dieu, de l'ange, du bienheureux.

Les bons livres réprouvent la vie, sans transiger pour cela avec le découragement et le doute. Pour le comprendre, il suffit de les lire, et de noter de quelle façon les jugent les esprits sains et forts. Car le malade souhaite la santé, comme le faible vénère la force et comme le médiocre envie la chance, et tous trois sont des optimistes. Mais celui qui est sain et a le cœur gai, le courageux et l'audacieux, redevient exigeant et réclame ce qui ne s'y trouve pas. Face au sybarite qui m'offre du plaisir et au prophète qui m'indique la vallée de larmes, j'hésite peut-être, mais je comprends et je respecte qui me dit: « Il faut », et je ris et méprise, quand je passe près de lui, quiconque s'écrie: « Que c'est beau! », « Comme c'est bien! »

C'est que la vérité ne s'exprime que sur un ton prophétique, qu'on

la perçoit seulement dans l'ambiance tremblante de la catastrophe. On en parle ainsi dans le vers eschyléen, elle se trame ainsi glorieusement dans le dialogue platonicien, et ainsi éclate-t-elle dans l'opulente symphonie moderne.

Euripide, lui aussi, l'un des grands hommes libres qui sont passés sur cette terre, a compris l'Humain avec une telle clairvoyance que, pris de compassion, il se mit à écrire ses visions, en prenant soin de répéter à chaque instant le conseil sage et sincère, pour nous qui sommes des sourds: « Méfie-toi, ne te complais pas dans ta jouissance. Ne te considères pas heureux jusqu'à l'heure de ta mort: tu ne sais ce que le destin te réserve auparavant ». « Pour quoi veux-tu gloire, beauté, puissance... Regarde la maison de Priam; écoute les lamentations d'Hécube. La fidèle Andromaque partage la couche du vainqueur! Le petit-fils d'Hector vient de périr, et de toute l'illustre tribu il ne reste plus que la théorie des esclaves troyennes,

implorant en vain, tandis qu'elles sont sur le chemin de l'exil. Pourquoi as-tu des enfants! »

Mais comme la vérité fait peur et que beaucoup s'alarment des corollaires que tout esprit implacablement sincère pourrait déduire de ces évangiles immortels, les représentants du troupeau qui ne veut pas mourir et qui, en outre, s'obstine à procréer, les hommes intelligents, Aristote en tête, nous inventent des interprétations modérées dans le genre de ce qu'ils nous disent quand ils affirment que la tragédie soulage parce que la représentation de la douleur cause de la joie, et qu'ainsi le principe de la vie triomphe de ses négations. Ils semblent craindre que les hommes ne comprennent un jour, et c'est pourquoi ils écrivent les livres qui nous rendent le calme et le bon sens, les livres qui nous leurrent: les livres que nous lisons assis parce qu'ils nous attachent à l'existence!



José Vasconcelos.

Un roman de Juan RULFO

Pedro PÁRAMO

INTRODUCTION

JUAN RULFO n'a publié jusqu'ici qu'un recueil de nouvelles, *El llano en llamas* (*La Plaine en flammes*, 1953) et un court roman, *Pedro Páramo* (1955). Ces œuvres le mettent pourtant au nombre des jeunes écrivains les plus remarquables du Mexique.

Né le 16 mai 1918 à Sayula, dans l'Etat de Jalisco, Juan Rulfo a vécu son enfance dans une âpre région où faisaient rage les combats entre « *Cristeros* », insurgés au cri de « *Cristo Rey!* » (« le Christ roi! ») et les milices du régime issu de la Révolution. Le souvenir de cette époque de violence et de désespoir revient souvent dans son œuvre.

Ses études terminées, à l'Université de Guadalajara, l'écrivain a occupé divers emplois privés qui l'ont amené à parcourir la province mexicaine jusque dans ses districts les plus reculés. Récemment, trois années au service des relations publiques de la Commission du Papaloapan lui ont permis d'approfondir ses contacts avec le milieu indien; en effet, la Commission, chargée de domestiquer la tumultueuse énergie du fleuve Papaloapan, a aussi pour tâche d'intégrer dans la communauté nationale des populations indigènes jusque-là isolées dans des forêts et des montagnes presque inviolées. La somme de ces expériences a fait de Juan Rulfo un connaisseur hors pair du terroir mexicain et, assurément, un des meilleurs interprètes du caractère à la fois ardent et sévère d'un pays né de la rencontre de l'Espagne et du monde indien.

Ses récits ont pour acteurs des hommes du peuple, créoles ou indigènes, pour trame, les passions, les luttes et les misères des petites gens, et pour cadre, le plus souvent, l'austère campagne du Jalisco occidental. Si l'ambiance en est celle de la vie populaire dans ce qu'elle a de plus mexicain, l'auteur a su se garder de toute vaine recherche de pittoresque. L'atmosphère se crée d'elle-même; elle émane des personnages, de leur façon de sentir, de parler et d'agir et, en raison même de la sobriété des décors, c'est une vision presque obsédante des paysages, des choses et des êtres, qui s'impose au lecteur.

L'art de Juan Rulfo est tourné tout entier vers la pénétration de l'âme de l'homme mexicain et, plus encore, de cette âme collective qui émane des groupes humains et qui prend une vigueur singulière dans un pays de vastes solitudes où villes et villages ont si longtemps vécu repliés sur eux-mêmes.

La personnalité de Pedro Páramo qui, dans les pages que l'on va lire, se précise peu à peu, à touches successives, n'est pas seulement celle, en soi banale, d'un de ces caciques du Mexique d'hier. Autour d'elle en effet, dans la résignation, la servilité ou la haine, s'organise toute l'existence du bourg de Comala, et cela lui confère une importance en quelque sorte métaphysique. Que Pedro Páramo renonce à son rôle et tout se dérègle; le village s'étiole comme une plante malade; il meurt avec le départ de ses derniers habitants lorsque meurt Pedro Páramo. Mais, dans les rues et les maisons désertes, le passé reste présent et bien vivace. La rumeur de ses innombrables voix s'accroche aux pierres des murailles et il suffit que retentisse le pas d'un voyageur venu à sa recherche — à la recherche de Pedro Páramo — pour qu'elle se fasse entendre à nouveau.

Alors, les êtres et les événements d'autrefois redeviennent actuels et se matérialisent suivant les lignes d'une perspective insolite. Les époques se chevauchent, les épisodes se mêlent, ne parvenant pas à retrouver un enchaînement logique; on ne sait plus à quel monde, celui des vivants ou des morts, appartiennent les gens dont la foule repeuple Comala. Le temps a fait place à la durée.

Ces variations sur le thème du phénomène du temporel nous entraînent bien au-delà de l'analyse sociologique qui sert de toile de fond au roman. Elles situent plutôt Pedro Páramo dans le domaine du fantastique, au voisinage des recherches d'un J.-L. Borges ou d'un S. Hedâyat.

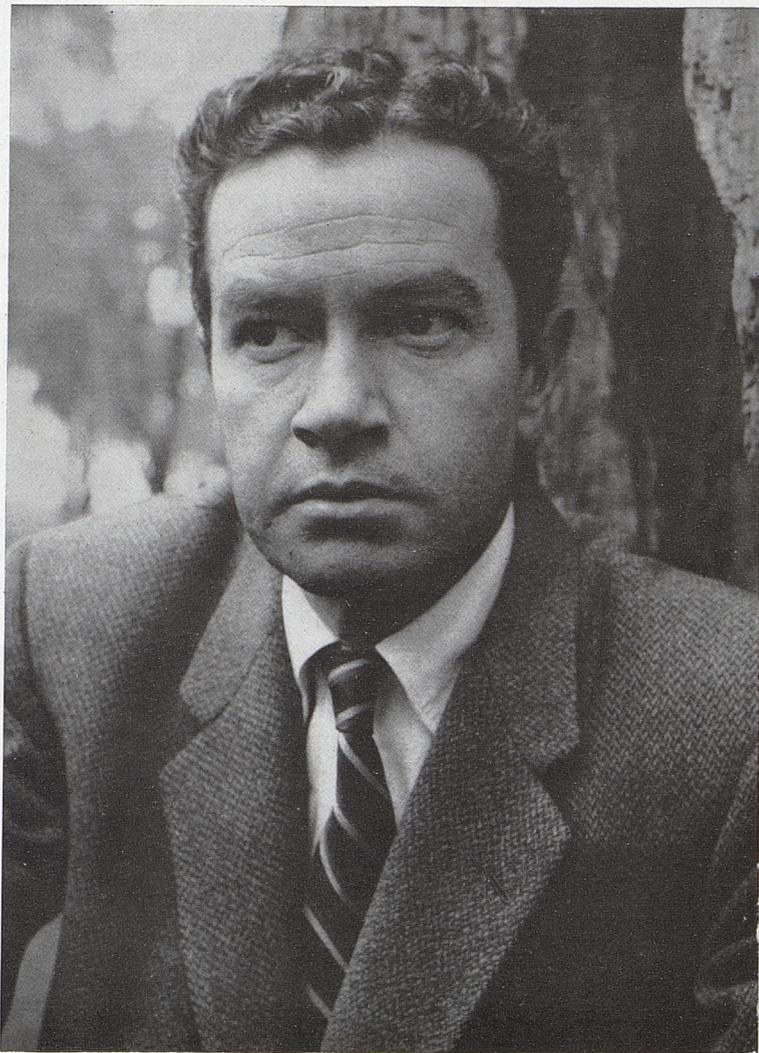
ROGER LESCOT (1),

Ancien Chargé d'Affaires de France au Mexique,
Conseiller d'Ambassade.

(1) M. Roger Lescot, orientaliste distingué, a traduit de nombreux ouvrages des langues iranienne et turque, notamment *La chouette aveugle*, de Sâdeg Hedâyat (éditée chez José Corti). Excellent hispanisant, M. Lescot vient de traduire le roman de Juan Rulfo, *Pedro Páramo* (édité par la N.R.F., dans la collection « La Croix du Sud »).

Pedro PÁRAMO

Pages choisies



JUAN RULFO.

JE suis venu à Comala parce qu'on m'a dit que c'était là qu'habitait mon père, un certain Pedro Páramo. C'est ma mère qui me l'a dit, et je lui ai promis d'aller le voir dès qu'elle serait morte. Je serrai ses mains pour lui marquer que je le ferais. Elle était sur le point de mourir, aussi étais-je prêt à tout lui promettre. « Ne manque pas d'aller lui rendre visite, me recommanda-t-elle. Il s'appelle comme ceci et comme cela. Je suis sûre que tu auras plaisir à le connaître. » Alors je ne pus faire autrement que de

lui dire que j'irais, et je lui dis tant que je le répétais encore, une fois mes mains péniblement dégagées de ses mains mortes.

Elle m'avait dit aussi :

— Surtout, ne va pas lui faire de prières. Exige notre dû. Ce qu'il avait l'obligation de me donner et qu'il ne m'a jamais donné... L'oubli où il nous a laissés, mon fils, fais-le lui payer cher.

— Ainsi ferai-je, Mère.

Mais je ne pensais pas tenir ma promesse. Bientôt, cependant, je commençai à m'emplir la tête de rêves et à lâcher la bride aux illusions, si bien que tout un monde se forma pour moi autour de l'espoir représenté par ce M. Pedro Páramo, mari de ma mère. C'est pourquoi je suis venu à Comala.

C'était en pleine canicule, au moment où l'air d'août souffle chaud, empoisonné par l'odeur pourrie des saponaires.

Le chemin allait par monts et par vaux. « Il monte ou descend selon que l'on va ou que l'on vient. Pour qui va, il monte; pour qui vient, il descend. »

— Comment dites-vous que s'appelle le village que l'on voit tout en bas ?

— Comala, Monsieur.

— Vous êtes sûr que c'est déjà Comala ?

— Certain, Monsieur.

— Et pourquoi a-t-il l'air si triste ?

— Ce sont les temps, Monsieur.

Je m'attendais à voir le village comme à travers les souvenirs de ma mère, à travers sa nostalgie, entre des bouffées de soupirs. Elle avait passé sa vie à soupirer pour un retour à Comala. Elle n'y revint jamais. Maintenant j'y viens à sa place. J'ai les yeux avec lesquels elle a vu ces choses parce qu'elle m'a donné les siens pour voir. « Il y a, lorsque l'on franchit le col des Colimotes, une très belle vue sur une plaine verdoyante que jaunit un peu le maïs mûr. De là, on aperçoit Comala, blanchoyant sur cette terre qu'elle illumine de nuit. » Et sa voix était secrète, presque éteinte, comme si elle avait parlé pour elle seule..., ma Mère !

— Et qu'allez-vous faire à Comala, si on peut savoir ?

— Je vais voir mon père, répondis-je.

— Ah ! dit-il.

Et nous nous tûmes à nouveau.

Nous allions vers le bas, au bruit du trot saccadé des ânes, les yeux crevés de torpeur, dans la canicule d'août.

J'entendis de nouveau la voix de celui qui marchait à côté de moi :

— Quelle fête il va vous faire ! Il aura plaisir à voir quelqu'un, depuis tant d'années que personne ne vient par ici.

Il ajouta :

— Qui que vous soyez, il sera heureux de vous voir.

Sous la réverbération du soleil, la plaine ressemblait à un lac diaphane, fondu en vapeurs au travers desquelles transparaisait un horizon gris. Au-delà, une ligne de montagnes. Au-delà encore, l'extrême lointain.

— Et quelles traces avez-vous de votre père, si on peut savoir ?

— Je ne le connais pas. Je sais seulement qu'il s'appelle Pedro Páramo.

— Ah ! Allons donc !

— Oui. A ce qu'on m'a dit, c'est ainsi qu'il s'appelle.

— Ah ! fit encore le muletier.

Je l'avais rencontré à Los Encuentros, où plusieurs chemins se croisaient. J'avais attendu là jusqu'au moment où avait apparu cet homme.

— Où allez-vous ? lui avais-je demandé.

— Vers le bas, Monsieur.

— Connaissez-vous un lieu du nom de Comala ?

— C'est justement là que je vais.

Je le suivis. Je marchais derrière lui, faisant effort pour lui tenir pied. Il finit par s'en apercevoir et ralentit le pas. Après quoi, nous nous tenions si près l'un de l'autre que nos épaules se touchaient presque.

— Moi aussi, je suis fils de Pedro Páramo, me dit-il.

Un vol de corbeaux traversa le ciel vide en croassant.

Les collines passées, la descente se fit de plus en plus rapide. Nous avions laissé l'air chaud sur les hauteurs pour nous enfoncer dans la pure chaleur sans air.

Tout paraissait en attente de quelque chose.

— Il fait chaud ici, dis-je.

— Oui, mais ce n'est rien, me répondit l'autre. Soyez tranquille. Vous aurez bien plus chaud quand nous arriverons à Comala. L'endroit est bâti sur la braise de la terre, dans la gueule même de l'enfer. Au point que, pour vous dire, beaucoup de ceux qui

y meurent font demi-tour en arrivant chez le diable pour revenir chercher leur couverture.

— Connaissez-vous Pedro Páramo ? lui demandai-je.

Je me hasardai à poser cette question parce que j'avais vu dans ses yeux une lueur de confiance.

— Qui est-ce ? demandai-je à nouveau.

— La rancune faite homme, me répondit-il.

Et il lança un grand coup de fouet du côté des ânes, sans aucune nécessité, puisque, entraînés par la descente, ils étaient bien en avance sur nous.

Je sentis le portrait de ma mère, que je portais dans la poche de ma chemise, me chauffer le cœur, comme si elle avait transpiré, elle aussi. C'était un vieux portrait, racorni sur les bords, le seul que j'eusse jamais connu d'elle. Je l'avais trouvé dans le placard de la cuisine, dans une boîte pleine d'herbes : feuilles de mélisse, fleurs de *castilla*, branches de rue. Je l'avais gardé. C'était le seul. Ma mère avait toujours détesté se faire photographier. Elle disait que les portraits étaient affaire de sorcellerie. Et il semblait qu'il en fût ainsi, car le sien était plein de trous, pareils à des trous d'aiguille; à l'emplacement du cœur, il y en avait un très grand, où l'on aurait pu aisément passer le médius.

C'est ce portrait que je porte ici, dans l'idée qu'il pourrait servir à me faire reconnaître de mon père.

— Regardez ! me dit le muletier en s'arrêtant. Vous voyez cette colline qui a l'air d'une vessie de porc. Bon. Derrière, c'est la Demi-Lune. Maintenant, tournez-vous par ici. Vous voyez la crête de ce coteau ? Regardez-la. Et maintenant, tournez-vous par là. Vous voyez l'autre crête que l'on distingue à peine, tellement elle est loin ? Bon. Tout cela, c'est la Demi-Lune, d'un bout à l'autre. Comme qui dirait toute la terre que l'on peut embrasser du regard. Eh bien, tout ce terrain est à lui. Cela n'a pas empêché que nos mères aient avorté de nous sur une paillasse, tous fils de Pedro Páramo que nous soyons. Le plus comique, c'est qu'il nous a fait baptiser. Avec vous, ça a dû se passer de la même façon, non ?

— Je ne me souviens pas.

— Allez vous faire f...

— Que dites-vous ?

— Que nous sommes arrivés, Monsieur.

— Oui, je vois. Qu'est-ce qui s'est passé ici ?

— Un *correcaminos*, Monsieur. C'est le nom qu'on donne à ces oiseaux.

— Non, je parlais du village. Il a l'air si désert qu'on le croirait abandonné. On dirait que personne n'y habite.

— Ce n'est pas une apparence. C'est la réalité. Personne ne vit ici.

— Et Pedro Páramo ?

— Pedro Páramo est mort il y a des années.

Pedro PÁRAMO⁽¹⁾

de Juan RULFO

par Edmond VANDERCAMMEN,
de l'Académie belge de la langue française.

JUAN RULFO, jeune écrivain mexicain, s'est imposé par un recueil de nouvelles intitulé *La Plaine en flammes* (1953) et par un court roman *Pedro Páramo* (1955), dont la traduction française vient de nous parvenir. Le terroir, les conflits sociaux, l'homme aux prises avec une nature qui souvent l'envoûte et le meurtrit, tout cela constitue la matière ordinairement appréhendée par le romancier ibéro-américain d'aujourd'hui, une réalité presque vierge encore et apparemment inépuisable. Cependant naissent çà et là des prosateurs qui ajoutent à leur vision quotidienne une nouvelle dimension : celle de « l'imagination raisonnée », suivant le mot de Jorge-Luis Borges, le très curieux auteur argentin de *Fictions*.

Les événements que Juan Rulfo entremêle tout au long de *Pedro Páramo* baignent dans une atmosphère fantastique et, malgré cela, le romancier nous maintient fermement dans la réalité ambiante d'où surgit chaque circonstance dramatique. Ici, l'aventure échappe au temps substantiel. Le temps perd ainsi sa direction rectiligne et habituelle, mais il continue d'appartenir à un milieu bien déterminé, ce qui éloigne Rulfo d'un Borges et le rapproche d'un Joyce. Semblable jeu de l'imagination offre des dangers, dont le premier réside précisément dans la déchirure de la trame. Le cheminement insolite des faits se confond alors avec une certaine incohérence dont témoigne parfois l'ouvrage présent.

Sur son lit de mort, la mère de Juan Preciado a demandé à son fils de se rendre auprès de son père Pedro Páramo, cacique du village de Comala. Le ménage s'était défait très tôt et là-bas, le mari cupide et autoritaire avait continué sa vie avec d'autres femmes tout en dominant le village. Or, au moment où Juan y pénètre, Comala n'est qu'un lieu désert. Pedro Páramo est mort; petit à petit ses terres sont devenues stériles, car la plupart des hommes se sont dispersés au loin pour chercher d'autres « abreuvoirs » et ceux qui restaient ont été anéantis par la révolution. Juan Preciado ne rencontre que des fantômes; il s'entretient avec eux, et grâce à leurs récits, il reconstitue le passé de la

communauté au hasard des confidences, un peu aussi d'après les souvenirs égrenés par sa mère et, par conséquent, en dehors de toute chronologie. Miguel Páramo, un autre fils de Pedro, a été tué au cours d'une chute de cheval et le galop de l'animal hante la nuit des habitants. La faim, la solitude, la peur de vivre, imprègnent chaque geste recomposé, mais trois particularités plus agissantes encore dominent les diverses situations : la superstition, l'idée du péché, la présence de la mort. Trilogie sentimentale, profondément liée à l'âme du peuple mexicain et enracinée en son passé hispano-indien. Juan Rulfo en retire la puissance de son émotion, tandis que la vérité de sa création romanesque fait oublier l'incohérence dont nous parlions plus haut.

Dans son introduction à *Pedro Páramo*, Roger Lescot a fort bien montré la tendance de la démarche de Rulfo. « Son art — dit-il — est tourné tout entier vers la pénétration de l'âme de l'homme mexicain et, plus encore, de cette âme collective qui émane des groupes humains et qui prend une vigueur singulière dans un pays de vastes solitudes où villes et villages ont été si longtemps repliés sur eux-mêmes. » La remarque est importante, car elle explique, pour une grande part, le rôle presque métaphysique conféré à la douloureuse et obsédante bataille menée par les habitants de Comala, dont il ne reste plus que des ombres, « un vrai vagabondage de gens morts sans avoir trouvé le pardon ».

Un livre attachant, dont les pages les plus violentes ne font aucune concession à la peinture pittoresque. Une œuvre toute traversée par une plainte immense où se reconnaît d'abord la voix de la terre.

L'ouvrage se termine par trois récits extraits de *La Plaine en flammes*. Le réalisme cruel du premier évoque la révolution mexicaine; le deuxième annonce le désespoir qui marque Pedro Páramo; le troisième décrit, sous forme d'humour noir, certaines croyances populaires. On y découvre déjà les qualités d'un vrai conteur.

(1) Cf. *Le Soir*, de Bruxelles, du 15 avril 1959.

LE DÉVELOPPEMENT DE L'ÉCONOMIE MEXICAINE



M. le Président López Mateos.

LE discours prononcé par M. Adolfo López Mateos, Président de la République du Mexique, à l'occasion du XXV^e Anniversaire de la fondation de la *Nacional Financiera*, dresse un bilan, clair et synthétique, du développement économique du Mexique. On y relève les caractéristiques de la politique nationale en matière économique, ainsi que les vastes possibilités qu'offre le pays. En voici la teneur :

« Je m'associe, avec une vive satisfaction, à cette séance commémorative, et j'estime opportun, tout en mettant l'accent sur l'œuvre de la *Nacional Financiera*, de mesurer le chemin parcouru, au cours des vingt-cinq dernières années, par le Mexique qui lutte opiniâtrement pour conserver sa liberté, favoriser son progrès et instaurer la justice sociale.

Votre institution est née et a pris son essor pendant la période constructive de la Révolution Mexicaine; elle reflète les problèmes et les réalisations collectives. A cinq lustres de distance, on constate nettement son importance. Elle a contribué à créer le

marché des valeurs, à renforcer le crédit public, à multiplier les services et à favoriser l'expansion industrielle. Lorsqu'elle a été fondée, les possibilités industrielles du pays commençaient à peine à être explorées.

L'inventaire de nos ressources naturelles — qui est encore loin d'être terminé — ne pouvait servir de base à des programmes d'expansion. La Réforme Agraire n'avait pas une impulsion suffisante; on ignorait l'extrême aptitude du Mexicain aux travaux d'usine; le système d'enseignement technique était élémentaire. Une bonne partie des actifs bancaires étaient gelés dans des propriétés agricoles et dans des hypothèques; le crédit public esquissait son redressement; l'épargne privée n'était pas modernisée et la crise des années 30 n'était pas du tout surmontée, car la politique de « *nuevo trato* » (sur de nouvelles bases) ne faisait pas encore sentir son heureuse influence. De ce point de vue, notre industrialisation semblait difficile et à longue échéance.

Au cours des vingt-cinq dernières années, de profondes modifications ont été apportées à la structure économique, politique et sociale du Mexique; la redistribution de la terre, la mise en culture de vastes étendues, la construction d'ouvrages d'irrigation et l'adoption de nouvelles techniques, ont augmenté et diversifié la production de nos terres; l'industrie minéro-métallurgique, qui était à son apogée, déclinait ou stagnait; l'industrie pétrolière nationale, une fois les épreuves du début surmontées, est la plus florissante du Mexique; l'industrie électrique s'est développée au rythme des besoins du pays, grâce à des investissements considérables de l'Etat et d'entreprises privées; l'industrie de transformation a atteint des niveaux insoupçonnés voici quelques années; le réseau ferré et routier a contribué à l'intégration du pays; les services publics ont pris un développement considérable et, parallèlement, le commerce, la banque nationale et privée, ont accru leurs opérations.

En contraste avec la violence et l'inquiétude dans lesquelles vit presque toute la planète, le Mexique se trouve, depuis vingt-cinq ans, dans la période la plus florissante de son histoire; la stabilité politique, tout à la fois cause et effet de l'évolution générale, se consolide à mesure que la richesse et la culture grandissent, ouvertes aux grandes masses.

Au cours des vingt-cinq dernières années, le revenu net réel — sur la base des prix de 1958 — a quin-

tuplé, passant de 20.712.000 pesos en 1934, à 102.526.000 en 1958. La façon dont ce revenu est distribué révèle qu'à l'exception d'une minorité qui n'a même pas pu se maintenir au niveau de 1954, toutes les autres branches se sont développées : l'agriculture, l'élevage et la pêche sont passés de 4.101.000 à 23.478.000 pesos, à cette réserve près que l'emploi de la main-d'œuvre a été ramené de 70 à 53,5 % de la population économiquement active. L'industrie de transformation, celle du pétrole et de ses dérivés, sont passées de 3.542.000 à 26.554.000 pesos. Les transports, de 870.000.000 à 5.024.000.000 de pesos. Le commerce et les institutions de crédit, de 4.557.000 à 29.813.000 pesos, et le reste des activités économiques de 4.992.000 à 24.196.000 pesos. Entre le début et la fin de la période en question, la terre labourable, enrichie par l'irrigation, est passée d'une surface de 158.200 à 3.600.000 hectares. La production de coton a été multipliée par onze; celle du café et celle du maïs ont triplé, et celle du blé a quintuplé. La puissance d'énergie électrique, qui était de 542.953 kilowatts en 1934, a été portée à 2.470.000 en 1958. La production de pétrole brut est passée de 38.172.000 à 199.641.000 barils, et celle du pétrole raffiné, de 27.325.000 à 92.281.000 barils par an. En 1934, le pays possédait 4.000 kilomètres de routes, et il en avait 45.000 en 1958. Le nombre de véhicules à moteur est passé de 108.421 à 638.400. En 1934, il a été transporté 58 millions de tonnes-kilomètre par route, pour 11.500 millions en 1958. Par voie ferrée, on est passé de 4.158 millions de tonnes-kilomètre en 1934, à 12.644 millions en 1958.

L'essor financier du Mexique, au cours des cinq derniers lustres, se traduit de la façon suivante : l'actif des institutions nationales de crédit est passé de 657 à 36.489 millions de pesos, et le solde de l'épargne privée, de 20 à 3.898 millions de pesos. L'actif des compagnies d'assurances est passé de 110 millions de pesos en 1939 à 3.130 millions de pesos en 1958. La circulation des valeurs à intérêt fixe, de 12 millions à 12.162 millions de pesos.

Le développement économique du Mexique a reposé — et il devra toujours reposer — principalement sur la capitalisation intérieure. Les crédits et les investissements de l'étranger ont une fonction complémentaire; l'investissement privé a joué un rôle prépondérant dans l'activité économique; nous souhaitons, et nous l'espérons, qu'il continuera de suivre sa marche ascendante pour le bien du Mexique. L'investissement public a été et continue d'être un instrument puissant de développement économique; bien qu'il soit quantitativement inférieur à l'investissement privé, son influence est décisive pour l'activité économique. Sans les travaux publics et les services d'intérêt collectif à la charge de l'Etat, l'initiative privée manquerait d'assises pour ses entreprises. La limitation de nos ressources financières nous oblige tous à les employer dans un but lucratif; il ne suffit pas de planifier, ni de hiérarchiser soigneusement l'investissement public; il faut que les bailleurs de fonds privés coordonnent

leur action afin de prévenir la surproduction dans certains domaines ou l'insuffisance de rendement dans d'autres.

Sauf dans certains cas d'importance capitale pour l'Etat, comme le pétrole, les engrais, les produits chimiques et pharmaceutiques, la production et la distribution de l'énergie électrique, les chemins de fer, les lignes aériennes, la fabrication de véhicules de transport ou de wagons de chemin de fer, l'Etat s'est abstenu d'intervenir dans la production industrielle.

Pour compléter ses investissements, le secteur public a eu recours — et il continuera de le faire — à l'épargne intérieure et aux crédits étrangers. Afin d'empêcher de contracter des prêts dépassant la capacité de paiement du pays, la Commission Spéciale de Financements Extérieurs fonctionne depuis cinq années. Ayant constaté qu'une grosse partie de ces crédits est destinée à l'achat de biens de capital à l'étranger, il a été créé, le 13 janvier 1959, un Comité d'Importations du Secteur Public, et, aux termes de la nouvelle loi organique relative aux Ministères et Départements de l'Etat, le programme d'investissements de toutes les régies d'entreprises nationales doit être soumis à l'approbation préalable du Secrétariat de la Présidence. Je suis persuadé que le contrôle des investissements du secteur public sera satisfaisant.

Les tâches de promotion industrielle ont été menées par l'initiative privée elle-même ou avec le concours de la *Nacional Financiera*, au moyen de prêts ou par souscription d'actions. Les participations de cette Institution Nationale de Crédit dans le capital d'entreprises industrielles ayant coopéré, avec une efficacité inappréciable, au développement du Mexique, proviennent principalement de ressources obtenues par des certificats de participation, des titres, des dollars et des crédits de l'étranger.

Les fonds du Trésor Fédéral ne sont employés qu'accessoirement ou indirectement. L'opportunité de conserver ou de vendre ces actions est du ressort des organes directeurs de cette Institution, compte tenu, notamment, de la possibilité réelle de les aliéner, des prix et de la forme de paiement appropriés, de la rentabilité desdits éléments et de la nécessité de favoriser le placement de nouvelles valeurs pour en tirer des revenus et affecter ceux-ci à d'autres usages.

On éprouve certaine satisfaction à constater que près de 90 % du financement total, canalisé par la *Nacional Financiera*, sont destinés à élargir et à consolider l'infrastructure économique du pays, à renforcer l'industrie de base, et à favoriser le développement des branches de l'industrie de transformation les plus utiles à la collectivité. L'ampleur des problèmes nationaux exige un zèle incessant.

L'accroissement de la population et l'urgence d'améliorer les conditions de vie des masses obligent à maintenir, à tout le moins, le taux de progression atteint par le pays au cours des dernières années. Relever les niveaux d'emploi et de revenus de la population

rurale reste un impératif primordial. Pour y arriver, il faut consacrer de plus gros capitaux à la terre et en augmenter le rendement.

Il est indispensable de continuer à créer des industries nouvelles, aussi bien celles qui nécessitent de petites sommes que celles qui exigent de gros capitaux : industries artisanales, ateliers et usines, qui transforment nos matières premières et permettent d'intégrer le système industriel en coordonnant les activités productives, en tant que parties d'un tout. Il faut aussi obtenir un rendement maximum des activités industrielles, la localisation adéquate des installations, l'utilisation totale de la capacité installée, une plus grande qualification de la main-d'œuvre, l'amélioration de la technique et une administration efficiente. Pour continuer de contribuer efficacement à la réalisation de cette entreprise de promotion industrielle, la *Nacional Financiera* devra accroître ses ressources et redoubler ses activités.

Les mesures prises récemment par le Gouvernement pour renforcer la stabilité monétaire augmentent les

possibilités d'emploi de l'épargne nationale à des fins d'expansion industrielle. Nous avons l'intention de soumettre au Congrès de l'Union un projet de loi permettant de porter le capital social de la *Nacional Financiera* de 200 à 500 millions de pesos, et afin de lier plus étroitement cette Institution aux petits et moyens épargnants, il sera mis en vente à leur intention un lot important de ces actions.

Cette séance commémorative nous a permis de faire le bilan des activités d'une institution nationale de crédit qui a évolué au rythme du pays. Des meilleurs dépôts du Mexique, elle a tiré des éléments créateurs de richesse et les a canalisés vers un vaste réseau. Le processus historique du Mexique veut que l'Etat se transforme parfois en pionnier. La *Nacional Financiera* a été l'organe principal dans l'application de cette politique, pour surmonter la lenteur du développement. Ses vingt-cinq années d'existence l'ont préparée à continuer de servir le Mexique dans des tâches supérieures à celles qui ont été déjà réalisées, en coordonnant les efforts pour rompre le cercle de nos limitations historiques. »

" BOURSE HIDALGO "

La « Bourse Hidalgo », créée en 1954, vient d'être renouvelée par Décret présidentiel du 21 mai 1959, pour les années académiques 1960, 1962 et 1964 (1).

Cette bourse est destinée à récompenser un professeur d'histoire, de nationalité française, ayant présenté le meilleur mémoire sur un thème relatif à l'Histoire du Mexique. Le sujet de concours proposé par le Jury pour l'année 1960, est : « Le Positivismisme dans l'histoire de l'Education mexicaine »; il doit être traité en langue espagnole ou en français, dans une étude comportant 50 pages au moins et 100 au plus, dactylographiées à double interligne. Cette étude devra être remise en double exemplaire (l'original et un double), portant une devise ou un pseudonyme, à l'exclusion du nom et de l'adresse de l'auteur, ces indications

devant être consignées sur un feuillet à part, mis sous enveloppe cachetée dont la suscription portera les mêmes devises ou pseudonymes que les textes.

Le Jury du Concours est composé de MM. Alfonso Reyes, Président du Collège du Mexique; Alfonso Caso, Directeur de l'Institut National Indigéniste, et Silvio Zavala, ancien Directeur du Musée National d'Histoire, Délégué Permanent du Mexique auprès de l'U.N.E.S.C.O.

La « Bourse Hidalgo » comporte les avantages suivants :

1° Montant du voyage aller et retour Paris - Mexico, en première classe;

2° Frais de séjour au Mexique pendant trois mois, à raison de \$ 2.500

(deux mille cinq cents pesos) par mois (2), afin de permettre au lauréat — qui sera mis en rapport avec les institutions mexicaines compétentes — de parfaire ses connaissances de l'Histoire du Mexique.

Pour l'année académique 1960, les mémoires devront être déposés à l'Ambassade du Mexique (Service Culturel), 9, rue de Longchamp, Paris-XVI^e, avant le 15 mars 1960. Le Jury fera connaître sa décision le 15 mai 1960, de façon que le lauréat puisse entreprendre son voyage dès le mois de juin.

(1) L'année académique, au Mexique, commence en mars et est close à la fin du mois de novembre.

(2) Les 2.500 pesos par mois, versés au lauréat, correspondent à environ 90.000 francs français.

LA DOCTRINE DU MEXIQUE AU REGARD DE LA NON-INTERVENTION

AL'OCCASION de la visite au Mexique du Secrétaire Général de l'Organisation des Etats Américains, M. Manuel Tello, Ministre des Affaires Etrangères, s'est exprimé en ces termes :

« La présence au Mexique de S. Exc. M. le Dr José A. Mora, Secrétaire Général de l'Organisation des Etats Américains, avec qui je suis lié par une solide amitié qui remonte à la Conférence de Chapultepec, m'offre l'occasion de prononcer quelques mots à propos de l'attitude du Gouvernement du Mexique quant à l'organisme réglant les bonnes relations entre les vingt-et-une Républiques du Continent.

« Il semble superflu de rappeler, cela ayant été dit à maintes reprises, l'enthousiasme avec lequel le Mexique avait accueilli la généreuse idée bolivarienne et l'appui qu'ont apporté à son heureux dénouement, le Gouvernement et le peuple mexicains. En y incluant le peuple, je n'use point d'une simple formule de rhétorique. Je suis convaincu que les problèmes étudiés par l'O.E.A. intéressent et passionnent l'opinion publique de mon pays, où l'idée, semée dans sa capitale — précisément lors de la Conférence de Chapultepec, dont j'ai déjà parlé — devait germer quelques années plus tard, pour devenir la Charte actuelle de l'Organisation des Etats Américains.

« Dès lors, notre Organisation a prouvé sa puissance et son aptitude à dissiper les nuages qui menaçaient d'ébranler la paix entre certains de ses membres.

« Aujourd'hui encore, à la suite de facteurs complexes qu'il ne nous appartient pas d'examiner ici, nous nous sommes heurtés à l'impérieuse nécessité d'exécuter les prescriptions de la Charte.

« Notre attitude, l'attitude du Mexique, a été brillamment exposée par le Président de la République, M. Adolfo López Mateos, dans le message qu'il a adressé au Congrès de l'Union en prenant possession de sa haute magistrature. « En tant que membre de » diverses organisations internationales, a-t-il dit en » cette heure solennelle, le Mexique assumera la part » de responsabilité qui lui revient dans l'édification » d'un monde où la paix, basée sur les plus hautes » valeurs morales, permettra à la collaboration entre » les Etats d'être plus rentable. »

« Dans le cadre de ce postulat, toujours valable, nous nous attacherons à renforcer les principes consacrés par la Charte et nous opposerons, tout en respectant les propositions faites de bonne foi, mais avec la

fermeté de nos convictions, à tout mouvement susceptible de porter atteinte aux bases sur lesquelles repose l'entente entre nos Républiques, qui renforcent leur collaboration et excluent la nécessité d'avoir recours à la force ou à la menace d'un coup de main pour résoudre les problèmes que crée fatalement, de temps à autre, la coexistence entre les Etats.

« Parmi ces principes, il en est un — celui de la non-intervention — sur lequel la position du Mexique est irréductible. Nous y croyons, non point comme en un idéal abstrait, mais aussi comme dans une nécessité indispensable qui est probablement la meilleure garantie de paix.

« Nous n'admettons nullement l'intervention individuelle, et ne souscrivons point à la thèse — laquelle, bien qu'étant interdite par la Charte, ne se résout pas à disparaître définitivement — selon laquelle l'intervention collective dans les affaires intérieures ou extérieures d'un Etat n'est pas une intervention.

« Un des chapitres les plus tristes et en même temps les plus glorieux de l'Histoire du Mexique est celui qui embrasse les guerres de l'Intervention et de l'Empire.

« Entreprise timidement sous forme d'intervention collective et poursuivie par un seul gouvernement, on a voulu la justifier par une supercherie — soutenue par l'ambition, l'aveuglement et le manque de patriotisme des uns, lesquels étaient la majorité, et la bonne foi de quelques ingénus — en disant qu'elle se déroulait pour la gloire et au profit du peuple mexicain, auquel on estimait nécessaire d'incorporer une civilisation faite d'oripeaux, complètement étrangère à nos traditions. Les valeurs que l'on avait voulu détruire réapparurent identifiées à l'essence même de la Patrie, et elles ont constitué, dès lors, la base de notre vie institutionnelle. Ceci explique, en partie, l'énergie avec laquelle le Mexique s'opposera — si le cas se présentait — à ce que le principe de la non-intervention soit dénaturé.

« Afin que mes paroles ne soient pas mal interprétées, je m'empresse de préciser qu'à mon avis les mesures prises pour rendre efficace la sécurité collective ne constituent pas une violation du principe de non-intervention. Prévu par la Charte de l'O.E.A. et par le Traité Inter-américain d'Assistance Mutuelle, de telles mesures sont vraiment une contre-intervention réelle et positive.

« Mais il est bien évident que l'O.E.A. ne devra jamais être utilisée pour créer, maintenir ou renverser des Gouvernements. C'est aux citoyens du pays directe-

ment intéressé qu'il appartient d'en décider, à l'exclusion de tout élément étranger, d'adopter, de maintenir et de préserver ces règles d'existence qui répondent le mieux à leurs traditions et aux aspirations du peuple.

» Je n'ignore nullement que des voix se sont élevées — dont je n'ai pas le droit ni l'intention de mettre en doute la générosité ni la bonne foi — qui tiennent cette conception pour anachronique.

» Le Mexique ne partage pas cette opinion. Nous sommes persuadés que les maux résultant d'une déviation du principe de non-intervention seraient, pour notre Hémisphère, bien supérieurs aux avantages problématiques que l'on en obtiendrait momentanément.

» Un autre sujet — et il y en a beaucoup — sur lequel nous ne nous laisserons pas d'insister est celui de la nécessité de rechercher des solutions juridiques aux conflits entre Etats, lesquels ne sauraient être résolus par d'autres moyens pacifiques.

» Le Pacte de Bogota constitue toujours, à mon avis, le complément le plus valable de la Charte de notre Organisation. L'ensemble de ses articles renferme un tout harmonieux de règles qui, dûment appliquées, rendent matériellement impossible le déclenchement d'hostilités entre deux pays ou qu'un conflit quelconque reste sans solution pacifique. Sa plus haute vertu réside en ce qu'il prescrit, ultima ratio, l'arbitrage obligatoire. Et ce sont les solutions de droit qui ne laissent

subsister nulle rancune entre les peuples, lesquels les acceptent de bon gré, car elles leur permettent d'affronter sereinement le jugement de l'Histoire.

» Du fait des difficultés rencontrées par certains Gouvernements pour ratifier le Pacte de Bogota — ce qui ne lui ôte aucune valeur à l'égard de ceux qui l'ont déjà fait —, on a pensé à le modifier afin que le nombre des Etats soumis à ces prescriptions soit plus important. Malheureusement, les amendements proposés ont été de telle nature que, s'ils étaient acceptés, ceux-ci transformeraient pratiquement le Pacte en un instrument quasi anodin pour la solution pacifique des conflits. Nous croyons donc qu'il serait plus pertinent, plus en rapport avec la tendance inter-américaine à ne pas rester en arrière vis-à-vis du progrès du Droit International, que ce Pacte subsistât tel qu'il avait été approuvé à l'origine.

» Je ne voudrais pas achever sans faire l'éloge, aussi large que mérité, de l'œuvre réalisée par les fonctionnaires de l'Union Pan-Américaine, sans laquelle, il est juste de le reconnaître, le fonctionnement de l'O.E.A. manquerait de la base scientifique qui lui donne toute sa force et est complétée par la promotion des relations économiques et sociales, juridiques et culturelles, ainsi que par la divulgation, dans cette antichambre des Amériques, de hautes valeurs artistiques de notre Continent. »

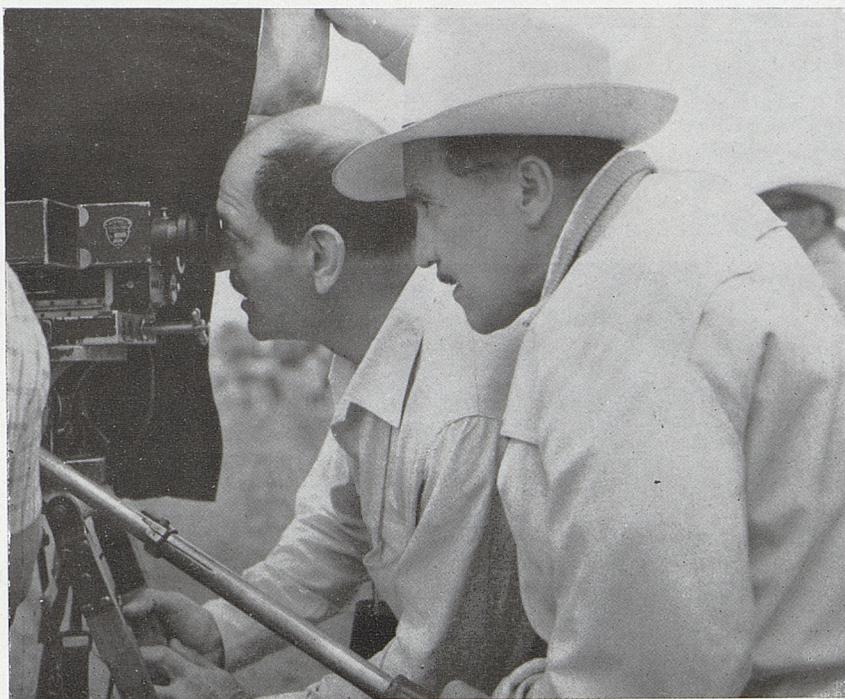


M. Manuel Tello s'entretient avec le D^r José A. Mora.

Au XII^e Festival Cinématographique de Cannes (1959)

NAZARIN

PRIX INTERNATIONAL



Luis Buñuel et Gabriel Figueroa préparant une prise de vue.

Pour la seconde fois, un film de Manuel Barbachano Ponce vient de remporter un prix au Festival Cinématographique International de Cannes. En 1955, sa production Raices (Racines) s'était vue attribuer le Prix de la Critique Cinématographique Internationale (1).

Cette année, le Prix International — lequel n'est décerné que dans des cas spéciaux, lorsqu'il s'agit d'une œuvre d'art de valeur exceptionnelle à tous points de vue — a été obtenu par « Nazarin », film tiré d'un roman de Benito Pérez Galdós et adapté pour l'écran par Luis Buñuel et Julio Alejandro.

(1) Cf. *Nouvelles du Mexique*, n° 2, juillet-août-septembre 1955.

Résumé du scénario

EN 1900, le dictateur Porfirio Díaz règne sur le Mexique, soutenu par la classe des gros propriétaires fonciers, la caste militaire et un clergé conservateur. L'auberge de Mme Chanfa (Ofelia Guilmain) est une cour des miracles de cette époque-là : petits artisans, mendiants, prostituées, muletiers, voleurs. C'est là qu'habite l'humble prêtre Nazarín (Francisco Rabal). Il y vit d'aumônes, ne réclamant rien à ses supérieurs, ni à ses proches. Entre le mépris de ceux-là et les railleries de ceux-ci, Nazarín met simplement en pratique, chaque jour, la leçon du Christ : pitié, amour et pardon.

Près de Nazarín, sous le même toit, se tisse le destin de deux femmes. Beatriz (Marga López), en proie à l'hystérie et ayant le sentiment du péché, a été abandonnée par *El Pinto* (Noé Murayama), l'homme qu'elle désire et repousse tout à la fois. Elle tente, en vain, de se suicider; et, dans le doux regard de Nazarín, elle trouve un nouvel objet de ferveur et

d'abandon. Andara (Rita Macedo), une prostituée dont la bonté primitive s'est perdue sous les bigarrures du « métier », blesse une autre femme, au cours d'une querelle de taverne, et, blessée elle-même, elle se réfugie dans le misérable taudis du prêtre.

Ainsi se rejoignent la vie du prêtre et celle de ces deux femmes. L'une fuit la justice, l'autre se fuit elle-même, et elles se décident toutes deux à suivre le prêtre sur les grands chemins. Nazarín, détroqué, blâmé parce qu'il a protégé Andara, croit — comme don Quichotte — qu'il ne pourra réaliser son idéal du bien que dans le pèlerinage au milieu des pauvres anonymes. Une fois de plus, la chevalerie errante se met en route pour redresser les torts.

Que rencontre Nazarín au cours de son pèlerinage ? A un carrefour, des cantonniers qui le repoussent parce que, prêtre, il accepte de travailler pour sa nourriture, au lieu de perce-

voir un salaire : l'humilité de Nazarín provoque une rixe entre les ouvriers et le contremaitre; il y a des morts. Dans un hameau, l'hystérie religieuse de pauvres femmes ignares, qui croient Nazarín capable de faire des miracles; la piété avec laquelle le prêtre errant prend soin d'une fillette malade se traduit par la superstition pathologique des femmes qui crient, trépignent et traitent Nazarín en guérisseur. Dans un village où sévit la peste, deux amants qui, même à l'heure de la mort, se cramponnent encore à leur passion érotique et refusent le réconfort de la religion. Dans un autre bourg perdu, un nain humilié (Jesús Fernández) chez qui les traits de l'amour et de l'humanité sont une caricature de l'image divine. Et, sur tout son parcours, une société injuste qui ne se laisse pas émouvoir par l'exemple du christianisme à l'état pur. Tels sont les moulins à vent de Nazarín. Mais il est difficile de le vaincre. Il trouvera tour à tour des paroles de consolation pour le pécheur, de colère pour le pharisien, de fraternité pour les humbles.

La justice recherche la prostituée en fuite et le prêtre qui lui a donné asile. Et cette justice les appréhende dans un village abandonné. Nazarín, Beatriz et Andara marchent dans les rangs des condamnés, au milieu des quolibets de crimi-

nels : Quel est ce prêtre assez fripon ou assez fou pour se faire accompagner de deux pécheresses ? En prison, Nazarín est raillé et frappé par un parricide (Luis Aceves Castañeda) et défendu par un sacrilège (Ignacio López Tarso). Il ressent dans sa propre chair l'humiliation et l'affront. Les images de l'échec dansent devant les yeux du prêtre lorsque le sacrilège lui dit : « A quoi sert votre vie ? Vous du bon côté, moi du mauvais... cucun de nous ne sert à rien. » Le doute hante l'âme du prêtre. Le don Quichotte solitaire ne peut-il donc rien contre le mal humain ? Qui sait si Andara et Beatriz ont été transformées... Nazarín saura que ni sa parole, ni son exemple n'ont changé le monde. Tout a été inutile.

Nazarín poursuit son chemin, prisonnier, en sang, outragé. Le doute devient plus fort que la foi. Les hommes se rient de cet être bon et ridicule; mais, dans l'esprit de Nazarín, ce rire résonne comme un roulement de tambours avant l'exécution. Et, parce qu'il doute, il accepte son destin et son échec comme une réaffirmation, non plus soumise, mais rebelle, de sa conviction morale. Nazarín s'arrête et reçoit une nouvelle aumône. C'est maintenant le sentier de l'homme bon, du héros moral, qui s'ouvre devant lui; le chemin qui mène au gibet réservé par la société aux rebelles de toujours.



Luis Buñuel donne ses dernières instructions.

Ce que dit la Presse à propos de Nazarín.

DES sa première présentation à la presse, *Nazarín* a provoqué des mouvements d'opinion divers. A telle enseigne que Jean de Baroncelli écrivait dans « Le Monde » : « Hier, en quelques heures, la température du Festival a monté de plusieurs degrés... Tout film de Buñuel renferme une charge de dynamite. *Nazarín* ne manque pas à la règle, et à peine le mot « Fin » était-il apparu sur l'écran que de violentes controverses commençaient à s'élever, non seulement entre partisans et détracteurs du film, mais au sein même des partisans, entre tous ceux qui interprétaient de façon différente la pensée profonde de l'auteur ».

C'est ainsi que Manuel Michel, dans les « Lettres Françaises », intitule son article : « *Nazarín*, de Buñuel : un esprit révolté. » Et le critique précise : « Le style en est dur, dépouillé et d'une incroyable profondeur, l'œuvre se place dans la lignée de *Los Olvidados*, insérée dans un contexte quasi documentaire, d'un réalisme âpre et sans concessions; on y sent, toutefois, inscrit dans ce réalisme, le même esprit de révolte, de subversion de la réalité, constant dans toute l'œuvre du grand poète qu'est Buñuel. Sous cette apparente contradiction existe la puissante raison que, pour subvertir la réalité, il faut la connaître à fond. Buñuel la dépouille de ses apparences conventionnelles pour mettre à nu ce qu'elle cache de vrai... ».

Samuel Lachize, dans « L'Humanité », donne ce point de vue : « On a déjà dit de ce film qu'il était l'envers du *Journal d'un Curé de Campagne*, c'est-à-dire l'âme d'un homme qui, contrairement à Bernanos et Bresson, place l'amour de l'homme au-dessus de la croyance aveugle en Dieu. Ce film est la démonstration cruelle et réaliste que la foi ne change rien à l'injustice et à la méchanceté, que, si les vertus existent, c'est indépendamment de toute religion, et qu'il faut au malheureux se révolter plutôt que de prier. » Et Simone Dubreuilh de renforcer, dans « Libération » : « *Nazarín*, c'est, envisagé sous un certain angle, l'histoire d'un pauvre curé, un pauvre curé mexicain dont la foi ne désespère pas et qui endure mille humiliations plutôt que de renier son Dieu. Envisagé sous un autre angle, c'est la démonstration rigoureuse des duperies du service de Dieu et de la foi. » Par ailleurs, le critique poursuit : « *Nazarín*, un film tranquille qui blasphème la société, hurle et crie à l'imposture, exactement comme toutes les œuvres de Buñuel, toujours aussi ferme dans ses convictions et dans ses colères. »

Par contre, Claude Mauriac, dans « Le Figaro Littéraire », s'exprime en ces termes : « Luis Buñuel a, paraît-il, souhaité réaliser une œuvre antichrétienne avec *Nazarín*... Je ne sais pas ce qu'a voulu faire Buñuel, mais ce qu'il a fait (et il serait étonnant que ce soit par hasard, car on retrouve les grands thèmes de la Passion), c'est une œuvre qui porte témoignage pour le Christ d'une façon si convaincante qu'elle me semble mériter le prix de l'Office Catholique du Cinéma. » Et Jean Rochereau, dans « La Croix », soutient catégoriquement : « Ce film, nous l'affirmons, est profondément et authentiquement chrétien, sinon dans l'esprit de son réalisateur, du moins dans l'impression (profonde) qu'il ne saurait manquer de laisser sur les âmes de bonne volonté... Dans l'immédiat, disons pour conclure, que le Padre Nazarín est à placer au nombre de ceux à qui, au dernier jour, Jésus dira : « Venez, les bénis de mon Père. » Et *Nazarín* pourrait bien, tout autrement qu'il l'imaginait, tourner ainsi à la justification de Buñuel lui-même. »



Jean de Baroncelli, lui, nous livre ces réflexions : « Quant au thème, il me paraît plus anticlérical — anticlérical comme on pouvait l'être au Mexique à la fin du siècle dernier, époque où se déroula l'histoire et où fut écrit le roman de Benito Pérez Galdós, qui inspira le film —, plus anticlérical donc que véritablement antichrétien. Le prêtre que Buñuel met en scène est un rêveur, un illuminé et, si j'ose m'exprimer ainsi, un saint qui n'a pas réussi dans la sainteté. Il y a beaucoup de Don Quichotte en lui. Comme Don Quichotte croyait à une chevalerie imaginaire, il croit, lui, à une certaine forme du christianisme qui n'est qu'illusion. Mettant en pratique, sans prudence et sans discernement, les principes de l'amour total, de la bonté et de la charité absolues, il ne tarde pas à devenir un individu que la société entière rejette. Non seulement les puissants, les nantis, les partisans, quels qu'ils soient, de l'ordre social, le persécutent, mais les humbles eux-mêmes, les malheureux qu'il voudrait secourir, se détournent de lui parce qu'il n'est capable de leur apporter que de l'espoir en remède. »

Et Henry Magnan souligne, dans « Combat » : « Comme le dit très justement Buñuel, l'aumône ne compromet pas la dignité « de celui qui la reçoit ». Quant à celui qui la fait, autre affaire, et c'est là justement toute la différence entre la justice et la charité. Scrite n'entendant plus se révéler qu'à l'Homme au dernier acte de sa tragédie autrement démonstrative, le *Diable et le bon Dieu*, faisant davantage œuvre philosophique que Buñuel, en enfourchant le même cheval, pour ce même combat de démystification. Mais Buñuel forcera chez certains l'adhésion par l'intensité de ses images, incendiées d'une poésie ardente et directe. *Nazarín* c'est, si l'on veut, la réplique antithétique du *Journal d'un curé de campagne*. Où Bernanos disait que « tout est grâce », Buñuel affirme que tout procède de l'homme et finit avec lui. »

De leur côté, trois grands réalisateurs ont parlé, eux aussi, de *Nazarín*. Emilio Fernández (Mexicain) s'exprime ainsi : « *Nazarín* s'apparente à la tradition la plus claire de la gravure et de l'eau-forte mexicaines. L'expressionnisme d'Orozco, la tragédie en noir et blanc des têtes de mort de Posada, sont captés dans ce film de Buñuel. Le problème universel dont traite *Nazarín*, n'empêche pas qu'en passant, on saisisse l'image de la vie féodale du Mexique de Porfirio Díaz et qu'on critique les conditions de superstition, d'injustice et de pauvreté prévalentes dans ce pays avant la Révolution. » De J. A. Bardem (Espagnol) retenons ces quelques phrases : « Les vieux tambours de Calanda résonnent d'une manière effrayante, et *Nazarín* s'éloigne marchant sous le ciel mexicain, haut et serein. C'est le moment cinématographique le plus dense, le plus profond, le plus inquiétant de toute l'histoire du cinéma. *Nazarín* connaîtra à jamais le doute. A chaque pas, à chaque roulement pressant de ces tambours, s'enfoncera plus profondément dans le cœur de *Nazarín*, l'affreuse angoisse de comprendre l'inutilité de la charité chrétienne. Simplement, avec cette simplicité préméditée et désolée qui réduit toutes choses à leur pureté essentielle, Luis Buñuel nous guide avec douceur le long de ce chemin où vont *Nazarín* et son doute... Je le remercie pour ce *Nazarín*, pour sa tendresse infinie envers le vrai cœur de ces hommes et de ces femmes qui accompagnent *Nazarín* dans son terrible voyage, pour cette bouffée d'air pur qu'est, enfin, ce film sans égal. » Et John Huston (Américain) de conclure : « Depuis la fin de la guerre, les deux grands films que j'ai vus sont : *Voleur de bicyclettes* et *Nazarín*. Le film de Buñuel est un chef-d'œuvre qui restera dans l'histoire du cinéma. Dans une ambiance mexicaine, parfaitement réussie, avec des racines locales profondes et authentiques, on est parvenu à traiter, dans *Nazarín*, un sujet d'une validité universelle. Le film a réalisé pleinement ce thème humain, sous une forme artistique d'une grande pureté. *Nazarín* est une œuvre d'ensemble, réalisée avec un sens artistique profond, sans concessions d'aucune sorte. C'est un film exceptionnel dans la production mondiale actuelle. J'aurais été fier de mettre en scène *Nazarín*. »

Le point de vue de Luis BUNUEL

MAINTEANT que nous avons entendu les diverses opinions de la critique, il convient, en toute équité, de laisser la parole à Luis Buñuel. La pensée de celui-ci est contenue en cinq points :

« 1° Dans aucun des arts traditionnels, il n'existe une disproportion aussi grande entre la possibilité et la réalisation qu'au cinéma. Parce qu'il agit d'une manière directe sur le spectateur, en lui présentant des êtres et des choses concrètes, parce qu'il l'isole, grâce au silence et à l'obscurité, de ce que nous pourrions appeler son habitat psychique, le cinéma est capable de le transporter, comme aucune autre expression humaine ne peut le faire. Mais il est aussi capable de l'abrutir comme aucune autre. Par malheur, la grande majorité des cinémas actuels paraît ne pas avoir d'autre mission que celle-là : les écrans étalent le vide moral et intellectuel dans lequel prospère le cinéma.

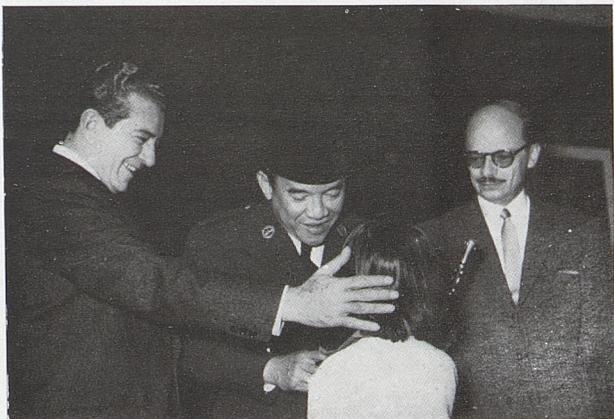
« 2° Le mystère, élément essentiel de toute œuvre d'art, manque généralement aux films. Les directeurs et les producteurs se gardent bien de ne pas troubler notre tranquillité en ouvrant la fenêtre merveilleuse de l'écran sur le monde libérateur de la poésie. Ils préfèrent que s'y reflètent les thèmes qui pourraient être une suite de notre vie ordinaire; ils préfèrent répéter mille fois le même drame, nous faire oublier les pénibles heures du travail quotidien. Et tout cela, bien entendu, bien sanctionné par la morale consuetudinaire, par la censure gouvernementale et internationale, par la religion, présidé par le bon goût et assaisonné avec de l'humour blanc et d'autres impératifs prosaïques de la réalité.

« 3° Le cinéma est une œuvre merveilleuse et dangereuse, si un esprit libre la manie. C'est le meilleur instrument pour exprimer le monde des rêves, des émotions, de l'instinct. Il semble que le cinéma ait été inventé pour exprimer la vie subconsciente qui pénètre si profondément de ses racines la poésie; cependant, on ne l'emploie presque jamais à ces fins.

« 4° Si nous désirons voir du bon cinéma, nous le trouverons rarement dans les grandes productions, ou dans ces œuvres qui sont sanctionnées par la critique et le consentement des publics. L'histoire particulière, le drame privé d'un individu, il me semble que cela ne peut intéresser personne qui soit digne de vivre dans son époque; si le spectateur participe aux joies, aux tristesses ou aux angoisses d'un personnage de l'écran, ce devra être parce qu'il y trouve le reflet des joies, des tristesses ou des angoisses de toute la société, et, par conséquent, les siennes propres. Le chômage, l'insécurité de la vie, la peur de la guerre, l'injustice sociale, etc., sont des choses qui, parce qu'elles affectent tous les hommes d'aujourd'hui, affectent aussi le spectateur; mais que M. X. ne soit pas heureux dans son foyer, qu'il se cherche pour se distraire une amie qu'il abandonnera finalement pour retourner à son épouse pleine d'abnégation, c'est quelque chose de moral et d'édifiant sans doute, mais qui nous laisse complètement indifférents.

« 5° Octavio Paz a dit : « Il suffit que l'homme enchaîné » ferme les yeux pour que le monde puisse éclater ». Et, le paraphrasant, j'ajoute : il suffirait que la paupière blanche de l'écran puisse refléter la lumière qui lui est propre pour faire sauter l'Univers. Mais, pour le moment, nous pouvons dormir tranquilles, car la lumière cinématographique est convenablement dosée et enchaînée. »

DE HAUTES PERSONNALITÉS EN VISITE AU MEXIQUE



Le Président Sukarno
est complimenté par une enfant mexicaine.

Visite du Président de l'Indonésie.

M. Achmad Sukarno, Président de la République d'Indonésie, s'est rendu au Mexique, afin de resserrer les relations amicales existant entre les deux pays. Le Président Sukarno a été accueilli à l'Aéroport Central de México, par M. Adolfo López Mateos, Président des Etats-Unis Mexicains, accompagné de M. Manuel Tello, Ministre des Affaires Etrangères.

Le Président du Mexique a souhaité la bienvenue à M. Sukarno, à qui il a dit notamment : « Je me félicite de voir dans votre visite, une nouvelle manifestation du sens d'universalité qui caractérise, de nos jours, les relations internationales. En vous ouvrant toutes grandes les portes de ce Mexique ami, je forme des vœux très sincères pour la nation indonésienne, et aussi pour que votre visite soit — dans l'histoire des relations mutuelles — comme un symbole de la volonté qui anime nos deux républiques, en vue de contribuer à la création d'une entente, de la confiance et de la cordialité entre toutes les nations. »

Pendant son séjour au Mexique, le Président Sukarno a été l'objet de nombreuses réceptions. Devant la Commission Permanente du Congrès de l'Union, de hauts fonctionnaires et des membres du Corps Diplomatique, M. Sukarno s'est exprimé en ces termes : « Nous n'appartenons à aucun bloc de puissances. Nous ne sommes membres d'aucune alliance militaire... Mais nous ne sommes pas neutres. Nous ne serons jamais neutres tant qu'existera un danger et l'insécurité dans le monde; tant qu'existera le colonialisme sous une forme quelconque. »

Le Président López Mateos, ayant accepté, en principe, de rendre sa visite au Président Sukarno, les deux Chefs d'Etat ont échangé leurs impressions sur les questions économiques. Deux Commissions Mixtes — l'une au Mexique, l'autre en Indonésie — ont été créées et chargées d'étudier les possibilités d'accroissement des échanges commerciaux entre les deux pays, notamment en ce qui concerne le coton et le caoutchouc.

Visite du Ministre des Affaires Etrangères d'Israël.

M. Adolfo López Mateos a reçu, le 10 juin, au Palais National, Mme Golda Meir, Ministre des Affaires Etrangères d'Israël. Assistaient à cette réception : M. Manuel Tello, Ministre mexicain des Affaires Etrangères; le général David Shaltiel, Ministre d'Israël au Mexique; M. Federico Mariscal, Chef du Protocole, ainsi que de nombreux hauts fonctionnaires. Le thème de la conversation entre le Chef de l'Etat et le représentant du Gouvernement Israélien a porté sur les travaux entrepris dans chacun des deux pays pour mettre en valeur les régions désertiques. Au cours d'une conférence de presse, Mme Meir a souligné l'intérêt de cet échange de vues, et a exprimé l'assurance que l'accord culturel signé avec le Mexique porterait ses fruits. A la fin d'un déjeuner offert par M. Tello, en l'honneur de Mme Meir, le Ministre a prononcé un discours dans lequel il a dit notamment : « Ayant eu à souffrir, autrefois, des lois de l'étranger, nous, Mexicains, sommes partisans de l'auto-détermination des peuples en vue d'obtenir leur liberté politique et de choisir le régime le plus conforme à leurs idées. » Mme Meir y a répondu en affirmant : « Notre politique tend à respecter les



M^{me} Golda Meir s'entretient
avec le Président López Mateos.

principes des Nations Unies. Nous croyons en l'amitié de tous les hommes et des peuples du monde entier. Nous souhaitons la justice pour tous. Nous voulons que tous les peuples aient le droit de vivre en toute indépendance. Nous croyons à la paix et sommes persuadés que celle-ci est désirée pour tous les peuples du monde. »

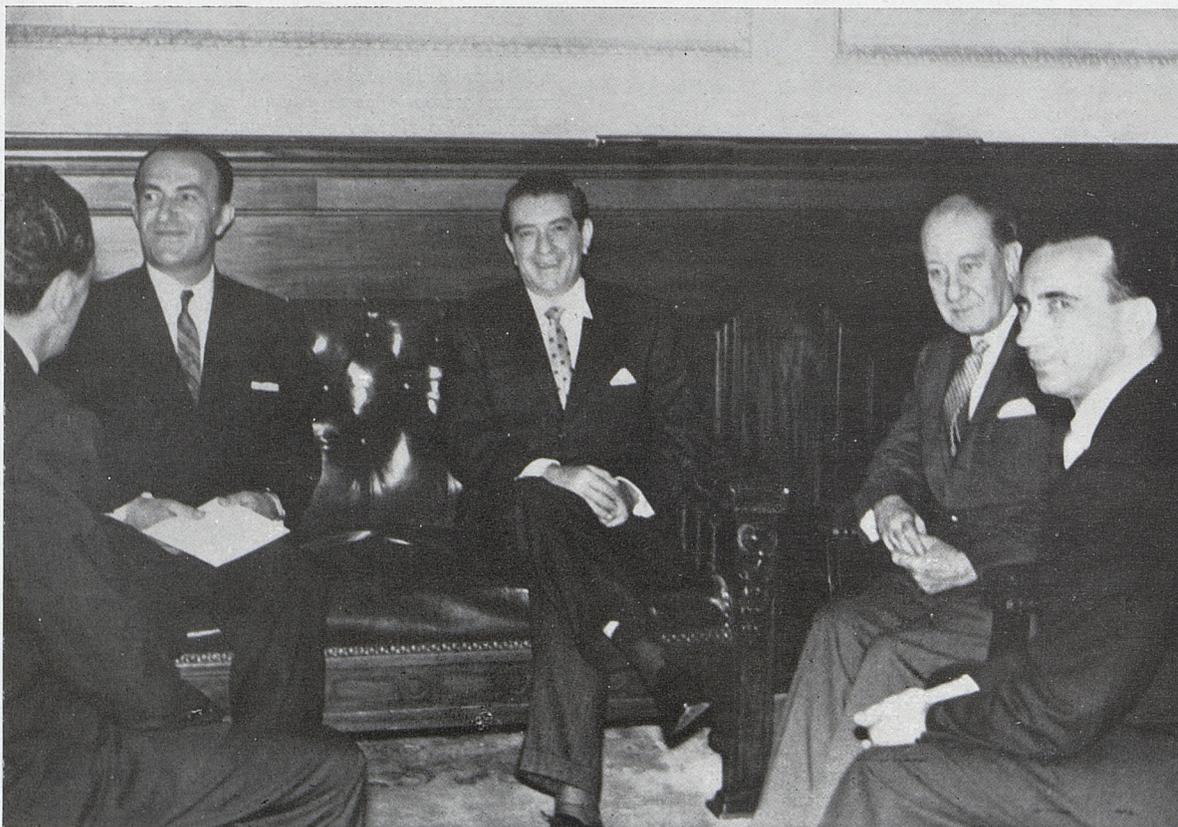
Visite d'une Mission Yougoslave.

Enfin, le Président López Mateos recevait, le 29 juin, la Mission Yougoslave des bons offices, qui fait une tournée dans neuf pays d'Amérique Latine, et avait été accueillie, la veille, par M. Manuel Tello, Ministre des Affaires Etrangères. Cette Mission, de passage au Mexique pour y étudier les moyens de développer les échanges commerciaux entre les deux pays, était conduite par M. Vladimir Popovich, membre du Conseil Exécutif Fédéral de Yougoslavie, ancien Vice-Ministre des Affaires Etrangères, lequel est assisté de : M. Jozé Brilej, Vice-Ministre des Affaires Etrangères; Bora Jelich, Sous-Secrétaire de l'Institut Fédéral pour la Planification Economique; et du Dr Boris Zidaric, représentant permanent au Mexique de la Chambre Fédérale de Commerce de Yougoslavie. Après s'être entretenus avec M. Antonio Ortiz Mena, Ministre des Finances et du Crédit Public, et M. Rodrigo

Gómez, Directeur Général de la Banque du Mexique, les membres de la Mission ont tenu, au siège de la banque, avec le sous-directeur de cet établissement, ainsi qu'avec les représentants de la Banque Nationale du Commerce Extérieur et du Ministère de l'Industrie et du Commerce, une importante séance de travail au cours de laquelle ont été étudiés : la structure du commerce extérieur entre le Mexique et la Yougoslavie; les principales marchandises exportées et importées; les voies commerciales employées ainsi que les denrées pouvant faire l'objet d'échanges entre les deux pays.

En prenant l'avion pour San José de Costa Rica, le Chef de la Mission Yougoslave a déclaré : « Le puissant développement économique du Mexique et de la Yougoslavie ouvre des perspectives illimitées pour les échanges commerciaux ainsi que pour la coopération technique. »

M. Popovich a fait savoir, par M. Dalibor Soldatich, Ambassadeur de Yougoslavie au Mexique, qu'après s'être entretenu avec M. Adolfo López Mateos, Président de la République, et avec les Ministres des Affaires Etrangères, des Finances et du Crédit Public, de l'Education Nationale, de l'Industrie et du Commerce, ainsi qu'avec de hautes personnalités des milieux intellectuels et économiques du Mexique, il avait été convaincu des sincères sentiments d'amitié qui unissent le peuple du Mexique à la Yougoslavie.



La Mission Yougoslave dans le cabinet présidentiel.

TRÉSORS D'ART PRÉCOLOMBIEN

Cinq cent quarante-huit chefs-d'œuvre — sculpture, céramique et orfèvrerie — provenant des musées et collections d'Europe, et aussi, pour une grande part d'Amérique, ont été présentés récemment à la Galerie Charpentier, à Paris.

Raymond Charmet en a donné une excellente description dans l'hebdomadaire « Arts » :

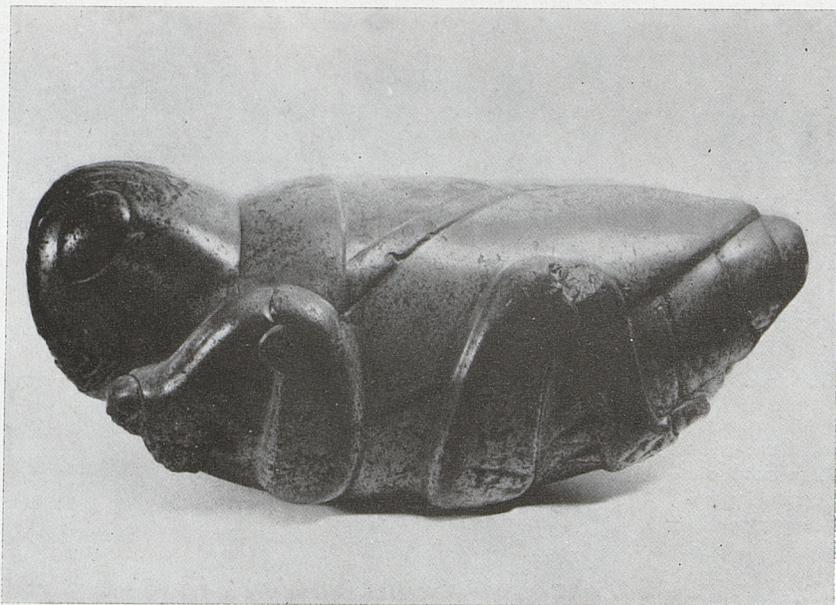
« L'Exposition de Paris n'est pas exactement pareille à celles de Munich et de Zurich, une partie des objets venant des collections françaises. Elle est présentée avec un soin particulier. Dans la grande salle, des pyramides à étages ont été disposées, où l'ascension des œuvres d'art produit un effet saisissant. Une salle a été réservée aux cent cinquante pièces d'or, qui brillent dans des vitrines à fond noir, entre des murs tendus de tissu bleu clair. Ainsi a pu être restitué quelque chose de l'atmosphère grandiose de ce monde somptueux.

» Etant donné le nombre et l'ampleur des civilisations de l'ancienne Amérique, les organisateurs de la manifestation l'ont limitée à celles du Mexique et des pays de l'Amérique Centrale, préférant montrer plus complètement ces cultures, dont beaucoup sont découvertes depuis assez peu de temps ou encore mal connues. Car il s'agit d'un monde immense, qui a évolué pendant deux mille ans, où des régions diverses ont gardé leur originalité foncière, en marge des grands empires maya et aztèques. La surprise, pour le public non initié, sera de contempler la puissance esthétique à laquelle ont atteint des peuples, encore obscurs, comme les Olmèques, ceux du Golfe du Mexique ou les Mixteca-Puebla, souvent égaux en mérite aux plus célèbres. A l'intérieur même de ces arts, naguère considérés à tort comme primitifs, en fait très évolués, il y a déjà à faire des révisions de valeurs, comme pour l'Asie et l'Europe antiques. Cependant, à travers les divers stades — archaïque, classique, baroque — une impression d'ensemble domine. Sous une stylisation déconcertante pour nous, d'autant plus qu'il s'y mêle une singulière alliance de réalisme, apparaît constamment un sens direct de l'homme, charnel et étrange, vraiment bouleversant.

» Cela se manifeste dès les plus anciennes œuvres, groupées sous la dénomination de civilisation archaïque, datées de 1500 à 100 avant J.-C. Dates approximatives, comme pour toutes celles de ces cultures, où l'on n'a de précisions que pour les Mayas, grâce à leurs calendriers qui remontent à 328 après J.-C., et pour les Aztèques, qui ont précédé l'arrivée des Espagnols et fondé leur capitale de México-Tenochtitlán en 1325. Les plus anciennes pièces sont, comme dans la plupart des pays, des terres cuites. Mais point des objets utilitaires, à décor géométrique. Des figures, déjà de grandes dimensions. La Femme debout, trouvée à Tlatilco-Morelos, près de México, étonne par ses bras réduits à des moignons, sa très grosse tête, le luxe de sa coiffure dominant un corps nu, les jambes gonflées comme des fruits, ses seins minuscules. Une sorte d'animal gras et vivace, La Figure d'un homme serpent, acrobate couché par terre, qui dresse une jambe en l'air et replie l'autre sur sa tête, qui s'appuie sur des bras courts comme des pattes, possède une curieuse vitalité dans

Bas-relief représentant un prêtre se livrant à l'auto-sacrifice.
(Civilisation totonaque-Huilozintla, Etat de Veracruz.)





Criquet en cornéolite rouge.
(Civilisation Aztèque.)

son corps mou et reptilien. Ces statues, avec leur intransigeance primitive, incarnent les traits essentiels de tout l'art précolombien : l'ignorance complète de la beauté féminine, poursuivie jusqu'au bout, contrairement à tout l'ancien continent, et un sens de la vie charnelle et animale rarement atteint ailleurs.

» Avec les Olmèques, datés de 500 à 100 avant J.-C., commence une véritable et haute civilisation. Ce sont les vrais « antiques » du Mexique. Ils ont sculpté la pierre, notamment les pierres dures et demi-précieuses, le jade, la serpentine, l'hématite. Leurs petites figures, debout, à jambes carrées, au gros corps charnu, se distinguent surtout par leurs masques carrés, à la bouche en circonflexe, aux yeux bridés, qui évoquent étonnamment le faciès japonais. Il est difficile de croire qu'ils ne soient pas venus d'Asie. Le raffinement du modelé dans la simplicité de l'ensemble est admirable. Leur influence apparaît dans nombre de pièces d'autres peuples. Entre autres, dans un Ours assis, aztèque, car les Olmèques furent les initiateurs de ce génie animalier qui distingue les arts précolombiens et qui n'a peut-être été égalé nulle part ailleurs.

» Sous le nom de *Civilisation Occidentale* ont été groupées une centaine de pièces, toutes de terre cuite, datées de 500 avant J.-C. à 1521 après J.-C. A Colima, on a trouvé d'assez grandes figures isolées, vernissées, de personnages humoristiques, à l'allure populaire, dont le

tripode en forme de fruit à côtes possède des pieds figurant des jaguars. D'autres personnages, aux masques d'oiseau, ont l'air de sorciers. Le site de Nayarit a fourni une série de scènes à multiples petits bonshommes, prêtés par une collection des Etats-Unis, qui sont une révélation de cette exposition. Un enterrement, avec procession d'hommes alignés en rangs, des banquets, des jeux populaires, des maisons avec leurs habitants ressuscitent pour nous la vie familiale de peuples complètement disparus. Scènes villageoises empreintes d'une bonhomie, d'un humour sans pareils. La marche dandinante des hommes à l'enterrement est un poème de vigueur naïve.

» Les *Teotihuacán*, de 200 avant J.-C. à 900 après J.-C., sont plus connus et bien différents. Leurs masques réguliers, de forme triangulaire, en jade, en albâtre, parfois recouverts de mosaïques de turquoise, avaient un usage religieux qui explique leur gravité impassible. Un vase en forme de crâne marque le goût de la mort, qui deviendra plus tard une obsession.

» Les *Zapotèques* (400 av. J.-C. à 521 ap. J.-C.), notamment, centrèrent leur religion sur le culte de la mort, et leur céramique, très développée, est d'usage funéraire. Ce sont des personnages à forte tête, ornés d'énormes coiffures de plumes, constituant des urnes. Elles incarnent

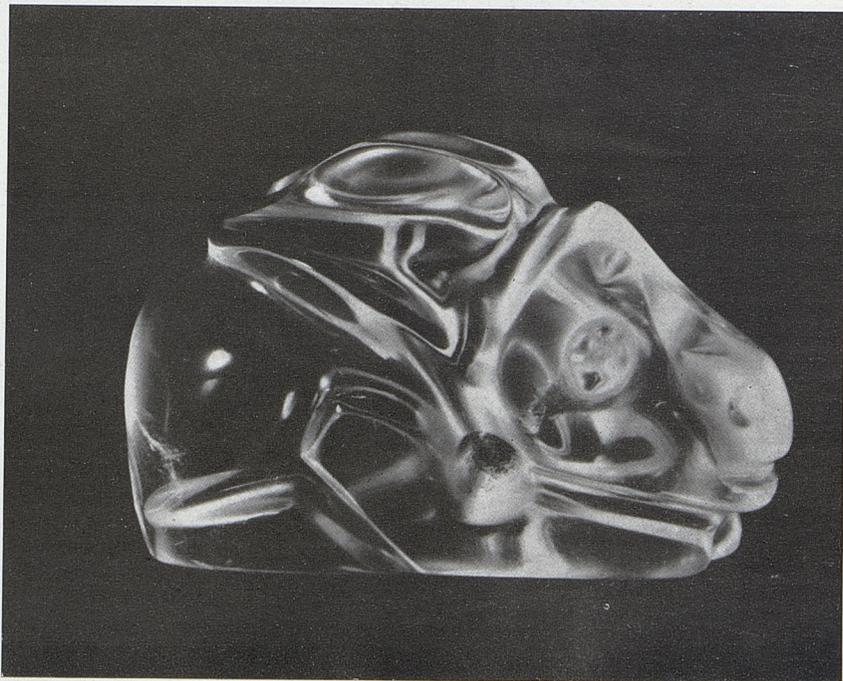


Figure d'animal en cristal de roche.
(Civilisation Mixtèque.)

l'aspect baroque, l'un des plus connus de l'art précolombien, mais non le meilleur.

» La *Civilisation de la côte du Golfe du Mexique* ⁽¹⁾ (200 av. J.-C. à 1451 ap. J.-C.), dont un grand centre religieux fut Tajín, du VIII^e au XII^e siècle, se distingue par d'admirables sculpteurs. Ils ont exécuté des jous en pierre très ornements, des haches avec visage de profil d'une grande noblesse. Parmi les pièces les plus belles de l'exposition, on remarque un *Acrobate renversé*, d'une stylisation fantastique; un *Personnage couché sur*

le ventre, avec une tête évoquant un sphinx; une *Mère*, avec son enfant minuscule sur l'épaule, tendant les mains d'un geste d'imploration bouleversant; une tête effarée à l'intérieur d'un énorme bec d'oiseau, une autre coiffée d'un serpent à gueule béante, une tête ronde avec pommettes en forte saillie, du type dit « palma », chef-d'œuvre de construction des volumes.

» Les *Mayas* fondèrent successivement deux empires, l'ancien dans le Guatemala et le Honduras (de 317 à 889 ap.

J.-C.), le nouveau, jusqu'en 1194, dans le Yucatán. Parmi les soixante-cinq sculptures et terres cuites de l'exposition, on note particulièrement un *Athlète assis*, aux bras croisés, aux jambes énormes très écartées, position familière à tout l'art précolombien, qui donne une grande impression de force, et une statuette de *Personnage gras assis*, sorte de Bouddha empli d'un immense dégoût, triste sous son énorme coiffure.

» Les *Toltèques* partagèrent l'empire avec les *Mayas* du VIII^e au XII^e siècle.



La déesse de l'enfantement, en jadéite.

(1) V. « Nouvelles du Mexique », n° 17 : *Les civilisations précolombiennes de la côte du Golfe du Mexique*, par Justino-Fernández.



Jaguar. Site du Haut Plateau.
(Provient de la Vallée de México.)

Leur dieu Xipe-Totec, est typique par ses yeux en forme de fente et sa bouche ouverte, signifiant qu'en son honneur on enlevait la peau du sacrifié.

» La civilisation Mixteca-Puebla (de 800 à 1521 ap. J.-C.) brille essentiellement par son orfèvrerie importée du Pérou et de la Colombie, transmise ensuite au Mexique et qu'elle a poussée à la plus haute perfection. La splendeur de la matière, l'or vierge, s'y unit à la perfection du travail qui sait ménager de belles sur-

faces lisses, d'où jaillissent des motifs subtils et vigoureux. Ainsi l'Aigle aux ailes déployées, qui ne ressemble à aucun aigle de l'ancien continent, combine des courbes d'une invention inouïe dont l'ensemble, aux symétries harmonieuses, est d'une rare plénitude. De même, le Petit Requin compose ses nageoires et sa gueule avec une violence qui synthétise toute la brutalité du squal.

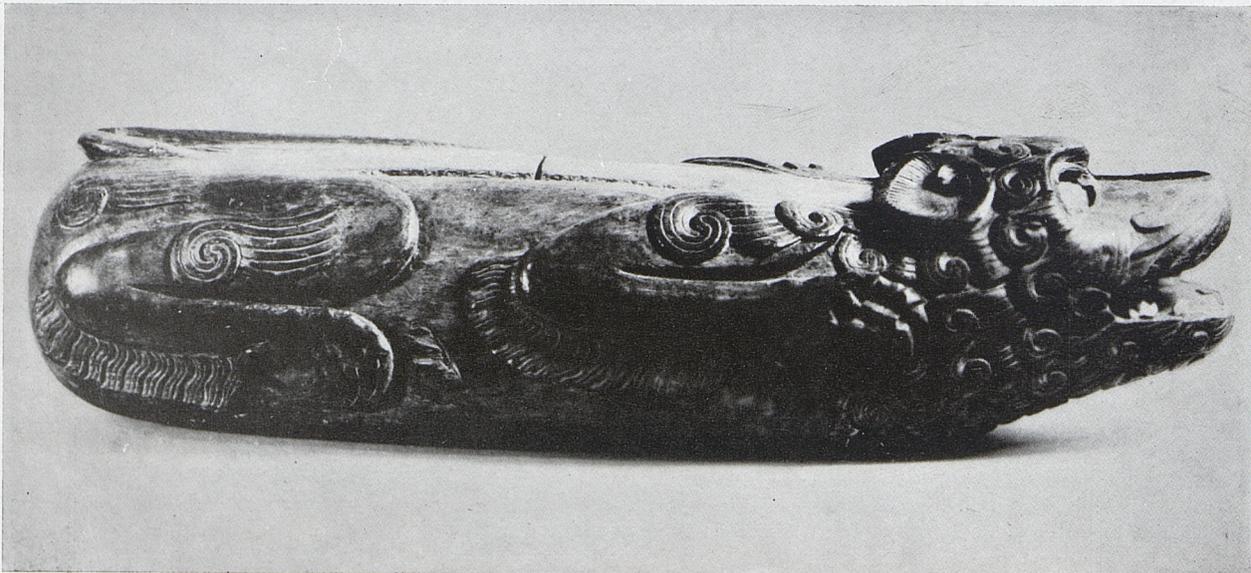
» Ce talent animalier est un de ceux qui caractérisent la dernière civilisation

du Mexique, celle des Aztèques (1324-1521). Leur monstre fameux, le serpent à plumes, *Quetzalcoatl*, est ici représenté par un bel exemplaire en pierre, du musée de Vienne. L'ondulation des replis emplumés a une beauté sensuelle et symbolique envoûtante. Essentiellement religieux, l'art aztèque figure les dieux terrifiants ou impassibles, parfois d'un calme presque grec, comme Xochipilli. Un *Homme du peuple assis*, les jambes croisées, qui regarde en l'air, est une statue profane, dont le beau modelé marque une évolution rapprochant en somme l'art précolombien de l'art occidental.

» Le masque du dieu Xipe-Totec pousse à la perfection le thème épouvantable que l'on avait vu chez les Toltèques, laissant entrevoir sous le masque de peau les lèvres et la bouche du porteur. Le même effroi stylise la fameuse tête de mort en cristal de roche, qui est en même temps une sorte de tête vivante.

» Ainsi, l'art précolombien s'achève sur cette ambiguïté de la vie et de la mort, qu'il ajoute à l'ambiguïté de l'homme et de l'animal. D'autres civilisations ont connu ces inquiétudes obscures, qui subsistent dans le fond de notre inconscient. Mais on doit reconnaître que les peuples anciens de l'Amérique ont su les exprimer dans la sculpture et la céramique avec une continuité, une audace et une perfection inconnues des autres peuples de la terre, orientés plus décidément vers le progrès de la vie et ses succès parfois plus superficiels. »

★



« Teponaztli », instrument de musique en bois. (Civilisation Aztèque.)

Nouvelles de presse

LE MEXIQUE DANS LA COMMUNAUTE INTERNATIONALE

★ M. Adolfo López Mateos, Président de la République, a ouvert la **Seconde Conférence Triennale de l'Association Internationale des Ports et Rades**, à laquelle participent les experts de 16 pays, et dont le but est de développer le commerce maritime, de moderniser les ports et d'échanger des idées techniques. Le Chef de l'Etat vient d'inviter officiellement M. Nobusuke Kishi, **Premier Ministre du Japon**, à être son hôte à Mexico, du 5 au 7 août prochain, lors de son voyage en Californie (Etats-Unis). Enfin, sous le patronage du Président, la **Troisième Assemblée mondiale des Universités**, se tiendra, du 6 au 12 septembre prochain, dans les locaux de l'Université Nationale de Mexico.

★ M. Manuel Tello, Ministre des Affaires Etrangères, vient d'exposer la position du Mexique au regard du conflit qui a éclaté au Nicaragua. « Notre pays — a précisé le Ministre — s'est tenu dans son attitude traditionnelle de non-intervention, estimant qu'aucun Etat n'a le droit d'intervenir dans les affaires intérieures d'un autre pays et que l'Organisation des Etats Américains ne doit pas s'immiscer non plus dans des questions relevant de la seule compétence des pays-membres. »

★ M. Julián Rodríguez Adame, Ministre de l'Agriculture et de l'Élevage, Président de la Fédération Inter-américaine du Coton, a assisté à Washington à une conférence en vue d'obtenir des Etats-Unis qu'ils modifient leur politique cotonnière, afin de créer un marché mondial stable fixant des prix rémunérateurs pour la fibre blanche. A la suite de cette conférence, la **IV^e Réunion de la Fédération Inter-américaine du Coton** s'est tenue à Mexico, où il a été constaté que les Etats-Unis avaient participé aux débats pour la première fois et que, depuis, les prix de la fibre n'étaient plus en baisse.

★ Au cours de la **XLIII^e Conférence de l'Organisation Internationale du Travail**, qui vient de tenir ses assises à Genève, Mme María Cristina Salmorán de Tamayo a été nommée Présidente de la Commission de Collaboration entre les Autorités administratives et les Organisations de Travailleurs et de Patrons, sur le plan national et industriel.

NOUVELLES ECONOMIQUES ET FINANCIERES

★ A l'occasion de l'ouverture de la **XXV^e Convention Nationale Bancaire**, qui se tient à Torreón, le Ministre des Finances et du Crédit Public a prononcé un discours dans lequel il a largement examiné la situation économique et financière du Mexique. Il en ressort que le public a repris confiance dans la stabilité du peso, laquelle avait été dangereusement mise en doute par une série de circonstances ayant provoqué des bruits pessimistes. Il s'agissait notamment de la récession des affaires aux Etats-Unis, de la

perte de récoltes par suite des pluies diluviennes qui se sont abattues sur le Mexique, de la baisse du prix des métaux et de l'imminence des élections présidentielles. Le programme économique de M. le Président López Mateos, annoncé en février dernier, et les mesures prises par l'Administration actuelle en vue d'amener la réserve monétaire à un niveau « plus que suffisant pour maintenir la fermeté de notre peso » (pour employer les paroles mêmes du Ministre des Finances), ont commencé à agir à l'encontre de ces conditions défavorables. D'autres mesures ont été adoptées par le Gouvernement Fédéral, telles que l'équilibre rigoureux du budget de l'Etat, le développement des exportations, la révision des opérations bancaires en monnaies étrangères, la création d'une Commission Nationale des Importations, en vue de l'amélioration des systèmes fiscaux, et la révision de la politique des prix des régies de sociétés nationales les plus importantes.

★ La Grande-Bretagne va intensifier son trafic commercial avec le Mexique, en achetant à ce pays du coton, du café, et des métaux, en vertu de la clause compensatoire figurant dans la convention intervenue ces jours-ci entre le Mexique et la Grande-Bretagne. En échange, l'Angleterre vendra au Mexique pour 125.000.000 de pesos (3.500.000 livres sterling) d'outillage destiné à l'industrie du pétrole. Un accord important relatif aux transactions économiques vient d'être conclu au profit de l'industrie mexicaine, par M. Pascual Gutiérrez Roldán, Directeur Général de **Petróleos Mexicanos**, avec M. George V. Sime, de la **British Oil Equipment Credit Ltd** (pour la Grande-Bretagne). Cette série de traités ouvre de nouveaux horizons à la coopération financière et industrielle entre la Grande-Bretagne et le Mexique. Sir Andrew Noble, Ambassadeur d'Angleterre au Mexique, a exprimé sa satisfaction « pour ce premier contact entre PEMEX et les capitaux britanniques », et il a assuré que « ce ne serait pas le dernier ».

★ La Banque du Mexique fait savoir que la balance des paiements a été stabilisée grâce à l'accroissement de la valeur des exportations et à la diminution des achats à l'étranger. Au cours des quatre premiers mois de 1959, le Mexique a exporté pour 289.800.000 dollars de denrées diverses (y compris or et argent) et a eu 23 millions de dollars de rentrées provenant du tourisme, soit une augmentation de 24 millions de dollars par rapport à la même période de 1958.

★ Selon la Banque du Mexique, en un an — de mars 1958 à mars 1959 — les crédits consentis par la banque officielle et les établissements privés, à la production et au commerce, ont été portés à 2.833 millions de pesos.

NOUVELLES INDUSTRIELLES ET AGRICOLES

★ Le Gouvernement Mexicain entend poursuivre le développement des activités économiques et favoriser son industrialisation. L'accent vient d'être mis sur la première par-

tie de ce programme, au cours de longs échanges de points de vue entre M. Antonio Ortiz Mena, Ministre des Finances et du Crédit Public, et une Délégation de Producteurs de Coton, ainsi que des représentants de l'industrie sidérurgique. Les producteurs de coton — la principale richesse de la région de La Laguna — étaient venus saluer le Ministre, et ils lui ont exposé les problèmes auxquels ils doivent faire face à la suite de la baisse des prix de cette fibre sur les marchés mondiaux. A l'issue de l'audience, M. Ortiz Mena a fait un communiqué à la presse, selon lequel les problèmes en question « sont résolus », et M. Antonio Gómez Cordoa, Président de la Fédération des Mutualités cotonnières, allait partir pour Washington, afin d'y prendre part aux délibérations des représentants des pays producteurs de coton, en vue de stabiliser les cours de cet article et de faire face à la menace d'introduction du coton américain dans d'autres pays, à un prix inférieur à son prix de revient. M. Ortiz Mena a fait savoir qu'un projet d'installation d'ateliers sidérurgiques à Durango était parfaitement au point. Cette usine utilisera les ressources de fer de la région et aura une capacité de production de 200 tonnes de fer par jour. Il y sera investi 6.500.000 dollars. Outre sa richesse en minerai, Durango possède un grand nombre de travailleurs et dispose de suffisamment de voies de communication. Le Ministre a précisé que la nouvelle usine sidérurgique pourrait être créée avec la participation de l'Etat (par la **Nacional Financiera**) et de l'initiative privée, car l'Association des Banquiers du Mexique considère le projet avec sympathie.

★ Reprenant un point du programme de M. Adolfo López Mateos, Président de la République, la Commission Permanente du Congrès a estimé qu'il fallait que l'**ejido** (la terre collective) évolue. Ce ne doit pas être un patrimoine exclusivement agricole, mais toutes ses ressources — forêts, cheptel, industries — doivent être exploitées, et il est nécessaire qu'il dispose de capitaux lui permettant de prospérer. A cet effet, un avant-projet de loi envisage la création d'un organisme décentralisé, le **Patrimonio Ejidal Nacional**, lequel administrera un **Fondo Común de Fomento Ejidal**, caisse destinée à favoriser le développement des terres collectives.

★ M. Raúl Salinas Lozano, Ministre de l'Industrie et du Commerce, a déclaré aux ouvriers, chefs d'entreprise et techniciens des grandes usines du quartier d'Anáhuac de la ville de Chihuahua, que le Gouvernement du Président López Mateos portait un vif intérêt au développement et à la protection de l'industrie nationale. Le Ministre a ensuite visité divers ateliers, notamment ceux de la **Celulosa de Chihuahua, S.A.**, de la **Plywood Ponderosa de México, S.A.**, et de la **Viscosa de Chihuahua, S.A.** (dans lesquelles sociétés ont été investis 400 millions de pesos), ainsi que les installations de **Aceros de Chihuahua**, société mexicaine au capital de 30 millions de pesos, la seule d'Amérique Latine à produire de la frette pour emballages et grillages.

★ M. Pascual Gutiérrez Roldán, Directeur Général de **Petróleos Mexicanos**, faisant un

tour d'horizon sur l'exploitation du pétrole au Mexique, a assuré que la situation était tout à fait rassurante, étant donné que cette industrie est restée indépendante vis-à-vis du marché mondial.

★ M. Eduardo Bustamante, Ministre du Patrimoine National, a fait savoir à la Presse que « M. le Président de la République désire que le Congrès soit tenu parfaitement au courant de l'importance des crédits alloués à **Petróleos Mexicanos**, et il a décidé, à cet effet, que tous les documents y afférant seraient adressés au Congrès, pour en tenir informée la Commission Permanente, et que les Chambres en prendraient connaissance en temps opportun ».

★ La Banque Nationale du Commerce Extérieur évalue à 150.000 tonnes métriques l'excédent de production sur la consommation de plomb métallique, dans le courant de cette année, alors que le surplus de zinc en plaques atteindra 120.000 tonnes.

NOUVELLES CULTURELLES

★ M. Adolfo López Mateos, Président de la République, s'est rendu, en compagnie de M. Jaime Torres Bodet, Ministre de l'Éducation Nationale, à l'**Institut National Poly-**

technique, où il a remis l'emblème national aux élèves, en présence du directeur de l'établissement, des professeurs et des dirigeants d'associations d'étudiants. « Jeunes élèves — a dit le Chef de l'État — je viens, au nom de la Patrie, confier à votre patriotisme et à votre esprit de discipline ce drapeau, qui est le symbole du Mexique. Faites-vous le serment de l'honorer et de le défendre, et même de donner votre vie, s'il était nécessaire ? » Accompagné de M. Fernando López Arias, Procureur Général de la République, le Président a ouvert les travaux de la **Conférence Nationale des Procureurs de Justice**, à l'Auditorium de la Sécurité Sociale, où il a souhaité que les efforts des congressistes tendent à une meilleure instauration de la justice et à la défense des intérêts de la collectivité et de la Patrie ».

★ M. le Dr Jaime Torres Bodet, Ministre de l'Éducation Nationale, invité au déjeuner hebdomadaire du Rotary Club de Mexico, a fait un long exposé des réalisations et des problèmes qui se posent à son Département. Le Ministre a précisé notamment : Le Gouvernement Fédéral entretient 820 **établissements d'éducation pré-scolaire**, avec un personnel de 2.917 monitrices, lesquelles s'occupent de 97.530 enfants (52.951 pour les États et Territoires; 44.759 pour le District Fédéral). Les sommes consacrées à ce chapitre s'élèvent à 40.172.503 pesos par an.

En outre, le Gouvernement a à sa charge 285 **écoles d'enseignement secondaire** (dont 77 dans le District Fédéral et 208 dans les États et Territoires), fréquentées par 78.238 élèves et dont les cours sont assurés par 5.652 professeurs. Les **écoles d'enseignements spéciaux** — autrefois d'Arts-et-Métiers — sont au nombre de 39 (27 dans les États et 12 dans le District Fédéral) et emploient 3.293 instituteurs pour 19.553 élèves. L'**Institut National Polytechnique** est suivi par 24.386 élèves et reçoit une subvention annuelle de 70 millions de pesos.

NOUVELLES DIVERSES

★ Le trafic des lignes aériennes passant par Mexico s'est accru considérablement et a entraîné un renfort de personnel dans les divers services de l'Aéroport Central. Rien qu'en ce qui concerne les lignes mexicaines faisant régulièrement le service entre les différentes localités du pays, plusieurs d'entre elles ont augmenté le nombre de vols, notamment la **Compañía Mexicana de Aviación** reliant Mexico à Monterrey; dans la zone du Pacifique, le trafic quotidien des avions de transport de marchandises a dû être renforcé. Aussi, les autres lignes se sont-elles vues dans l'obligation d'acquiescer de nouveaux appareils afin de satisfaire la demande croissante de passages et de fret.

NOUVELLES DU MEXIQUE

REVUE TRIMESTRIELLE

SERVICES CULTURELS DE L'AMBASSADE DU MEXIQUE A PARIS

N° 18 — 9, rue de Longchamp — PARIS (16^e) — Juillet 1959

SOMMAIRE

Première de couverture : Pêcheurs sur le lac de Pátzcuaro.

Jacqueline Francis-Forest : L'Éducation des jeunes filles aztèques. — **José Alvarado** : Samuel Ramos. — **Samuel Ramos** : La peinture murale. — Esquisse biographique de José Vasconcelos. — **José Vasconcelos** : Des livres que je lis assis et des livres que je lis debout. — **Roger Lescot** : Introduction au roman « Pedro Páramo ». — **Juan Rulfo** : Pages choisies de « Pedro Páramo ». — **Vandercammen** :

« Pedro Páramo », de Juan Rulfo. — Le développement de l'économie mexicaine. — La Bourse Hidalgo. — Doctrine du Mexique au regard de la non-intervention. — Au XII^e Festival Cinématographique de Cannes (1959) : « Nazarin », Prix International. — De hautes personnalités étrangères en visite au Mexique. — Trésors d'Art précolombien. — Nouvelles de Presse.

Dos de couverture : Guitare avec incrustations de nacre et d'écaille (Paracho, Etat de Michoacán).

Les articles contenus dans ce Bulletin engagent la seule responsabilité de leurs auteurs.

La reproduction partielle ou intégrale de tous nos articles et informations reste autorisée à condition qu'en soit indiquée la provenance.
Directeur de la Publication : A. García Formenti.

Dépôt légal en 1959 (4^e trim.).
Imprimeries Delmas,
6, place Saint-Christoly,
BORDEAUX.

